

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

FRANCINE VALOIS

L'AMÉLANCHIER : UN ROMAN D'APPRENTISSAGE

OCTOBRE 1993

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier M. Gilles de La Fontaine de sa précieuse collaboration et de son grand intérêt tout au long de cette recherche.

Merci également à Madame Diane Soucy qui a manifesté un dévouement sans pareil par la dactylographie et la présentation soignée de ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	i
TABLE DES MATIÈRES	ii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I L'ENFANCE DE TINAMER (4-5 ANS)	
1. Début de la conscience des premières années de vie	7
2. L'univers affectif : les parents	16
3. Les contacts irréguliers avec les gens du milieu	23
CHAPITRE II L'ENFANCE À 6-7 ANS	
1. Des apprentissages nouveaux à l'école et à la maison	29
2. L'identification à la mère	37
3. Agrandissement du champ social	44
CHAPITRE III L'ADOLESCENCE	
1. Apprentissages des réalités de la vie	51
2. L'aspect affectif se transforme	60
3. Recherche de sa place dans la société	70
CHAPITRE IV L'AMORCE DE LA MATURITÉ	
1. Les études spécialisées.....	79
2. Prise de conscience de la jeune adulte dans sa famille	86
3. Façons de s'intégrer à la société	92
CONCLUSION	100
BIBLIOGRAPHIE	111

INTRODUCTION

Quelque temps après la parution de L'Amélanchier en 1970, un chroniqueur de La Presse, Réginald Martel écrivait : « C'est peu dire que j'ai aimé L'Amélanchier, le plus récent récit de Jacques Ferron¹. » Plus tard, ce même chroniqueur, dans un article où il faisait l'apologie de l'oeuvre, concluait en disant : « C'est un conte merveilleux, conte amoureux, conte philosophique. » ajoutait : « Ce récit est écrit avec tellement de liberté que s'il était classé parmi le roman, il faudrait que l'on dise qu'il est boiteux, inégal ou incomplet². » La même année, un auteur resté inconnu le présentait comme un « récit, un conte plutôt [...] le plus beau livre d'enfance pour adulte seulement » de la littérature québécoise³.

Ces réflexions démontrent clairement qu'il est difficile parfois de « ranger » une oeuvre dans une catégorie plutôt que dans une autre. L'Amélanchier est justement l'une de ces œuvres que l'on ne peut étiqueter facilement.

Avant d'énoncer une hypothèse de travail, essayons de définir, du moins de façon opérationnelle, les genres auxquels s'apparente le plus le récit de Ferron. Ce sont le roman, la nouvelle et le conte.

¹ Réginald Martel, « Ce fut un beau jardin » *La Presse*, 11 avril 1970.

² Réginald Martel, « Vous n'avez pas changé Tinamer de Portanqueu », *La Presse*, 17 juin 1978.

³ Cité par Pierre Cantin dans *Jacques Ferron, polygraphe*, p. 346.

Regardons d'abord le roman. Ce genre difficilement définissable est avant tout un récit qui met en cause l'objet même de la littérature : l'homme et sa situation problématique dans le monde. C'est ce que plusieurs identifient comme la quintessence même du genre romanesque. Trois étapes divisent généralement ce discours narratif : un début ou introduction, un développement et une fin, c'est-à-dire le dénouement de l'action. Même si le genre a pris au départ des formes multiples, l'aspect narratif y est demeuré fondamental, qu'il s'agisse d'une épopée ou d'une légende, d'une aventure picaresque ou idyllique, d'un drame psychologique ou biographique. Plus récemment, même des formes romanesques aussi distinctes que le monologue intérieur et la science-fiction n'en gardent pas moins la trame narrative comme principal élément constitutif.

Puisque l'objet du genre romanesque est l'homme et sa situation problématique dans le monde, le roman puise ses matériaux de base dans le réel, dans le vécu humain. Il utilise aussi l'être humain pour agir ou subir des actions et vivre des situations se rapprochant beaucoup de la réalité. Il s'agit donc ici d'une autre caractéristique importante du genre : la vraisemblance, celle qui l'a davantage progressivement émancipé de ses ascendances idéalistes et édifiantes.

Parmi les autres éléments constitutifs du genre, mentionnons le temps et l'espace. Leur fonction principale consiste à délimiter les actions du récit et à alimenter la vraisemblance.

Pour sa part, la nouvelle littéraire, petite cousine du roman, possède à peu près les mêmes propriétés essentielles mais son dénouement est plus rapide, plus inattendu. Elle est aussi moins élaborée, ses personnages moins approfondis et ses actions plus hâtives même si l'on peut parler d'unité de récit. Elle partage avec le roman son cadre humain de vraisemblance.

Quant au conte, il s'apparente aux deux premiers genres par le discours narratif qu'il utilise lui aussi. Sa particularité est nul doute le merveilleux ou le fantastique. Le conte, plus que le roman, a gardé des affinités avec ses racines épiques, légendaires et apologistes. L'Amélanchier présente sans aucun doute des similitudes avec le conte, ce qui justifierait qu'on puisse le classer dans ce genre, comme le soulignent le chroniqueur de La Presse et l'auteur inconnu dont nous avons parlé plus haut. Nous reviendrons sur cette question.

Dans sa forme d'expression la plus typique, qui a traversé les âges, le roman s'est enrichi de plusieurs formes diverses. Le roman d'apprentissage ou de formation est une de ces variantes qui l'ont particulièrement marqué. Ce qui le distingue des autres variétés romanesques réside essentiellement dans son personnage principal, héros du roman. Par définition, le héros du roman conventionnel est celui qui va se montrer apte à affronter et susceptible de traverser, tant bien que mal, les épreuves que la vie lui réservé. Le héros est constitué dès le début du récit et son caractère est déjà sensiblement déterminé. L'action sera alors centrée sur la manière plus ou moins heureuse dont il abordera les difficultés de son existence.

Selon Bakhtine⁴, le héros du roman d'apprentissage, à la différence de celui des autres types de roman, est plus en « devenir » qu'en état accompli. Il évolue, sa transformation est graduelle, parfois lente mais continue. Il a besoin des circonstances du hasard pour que son caractère se modifie, s'ajuste et mûrisse. Il va sans dire que son caractère ne possède pas la perfection, l'achevé des héros d'épopées ou de romans d'aventures. C'est plutôt celui qui possède forces et faiblesses et pour qui l'expérience marque son devenir en progrès, tout en préparant son avenir incertain.

Par ailleurs, le héros de ce type de roman est, selon Lukàcs⁵, considéré comme « problématique ». Luckàs explique que si le personnage central devient « problématique », ce n'est pas à cause de ses prétendues « fausses tendances » mais plutôt au fait qu'il veut réaliser dans le monde ce qui est en lui le plus intérieur. L'élément éducatif dans ce genre romanesque réside dans la prise de conscience du divorce qui sépare l'intériorité (l'âme) et le monde. C'est l'expérience à vivre par le héros qui lui permettra de comprendre les forces et les faiblesses des deux parties en cause et de s'en accomoder le mieux possible.

Nous connaissons quelques exemples de ce type de roman. Entre le XVIII^e et le XX^e siècle, il y eut, entre autres, Wilhelm Meister de Goethe, Tom Jones de Fielding, Tristram Shandy de Sterne et L'éducation sentimentale de Flaubert. Parmi les œuvres québécoises, citons Mathieu de Françoise Loranger et Laure Clouet d'Adrienne Choquette.

⁴ Mikhaël Bakhtine, *Esthétique et Théorie du roman*, p. 202-203.

⁵ Georges Lukàcs, *La théorie du roman*, p. 136.

L'Amélanchier pourrait également entrer dans cette catégorie. C'est ce que nous essaierons de démontrer, à partir des principales étapes du développement psychologique, telles que définies par Piaget : le stade préopératoire, de 2 à 7-8 ans, le stade des opérations concrètes, de 7-8 ans à 11-12 ans et celui de la pensée formelle, de 11-12 ans à 14-15 ans. Notons que le début du développement psychologique c'est-à-dire ce que Piaget appelle « période sensori-motrice » a été omise volontairement parce que cette étape ne correspond nullement à l'âge de Tinamer, personnage principal de L'Amélanchier. En revanche, nous tiendrons compte de l'étape ultérieure à la pensée formelle, soit celle du jeune adulte.

Nous aurons aussi, à l'occasion, à emprunter quelques principes freudiens, lesquels ont contribué pour une large part à éclairer certains aspects de la psychogénèse.

Rappelons ici, pour les besoins de la situation, les grandes lignes de l'oeuvre en cause. L'Amélanchier est l'histoire d'une petite fille, Tinamer de Portanqueu, qui grandit, guidée entre autres par certains principes de son père. C'est le cas par exemple du « bon et du mauvais côté des choses ». Elle vit différents événements qui marquent son existence. Il est permis de croire que ces événements contribuent à la formation de sa pensée, de son orientation, et à sa recherche d'identité, comme individu faisant partie d'un contexte spécifique, celui du Québec.

La question qui se pose est celle-ci : est-ce que l'évolution de l'héroïne Tinamer suit le schéma du développement psychique mis de l'avant par Piaget ? Nous nous proposons d'y répondre en retracant les grandes étapes du

cheminement mental, affectif et social de notre protagoniste, quitte à vérifier pour chacune si, et dans quelle mesure, elles correspondent au modèle de croissance présenté par Piaget.

Cette confrontation entre les données romanesques et la théorie psychogénétique nous servira de pierre de touche dans la vérification de notre hypothèse concernant la qualification ou classification de L'Amélançhier comme roman d'apprentissage. Il s'agit de voir si les éléments positifs de correspondance entre l'héroïne de Ferron et les thèses de Piaget sont suffisants pour permettre à l'oeuvre de se classer honorablement parmi les romans d'apprentissage ou de formation.

Cette qualification étant éventuellement établie comme principale caractérisation du roman, il resterait à examiner comment peuvent s'y rapporter (à profit ou à perte) ses autres traits distinctifs, vus comme secondaires.

La présente recherche vise en somme à trouver une façon globale, plus précise et structurée, d'apprécier un récit composite, énigmatique, dont les aspects déroutants n'ont pas empêché la critique de le considérer comme marquant dans l'ensemble de l'oeuvre ferronienne et du roman québécois.

CHAPITRE I

L'enfance de Tinamer

1. Début de la conscience des premières années de vie

Les toutes premières années de vie de Tinamer de Portanqueu restent sans souvenir. Elle qualifie ces années de « fort obscures et confinées ».

Graduellement dans le récit, notre héroïne prend conscience de son existence, mais d'une existence quotidienne, de sorte qu'elle ne se souvient que des faits qui ont lieu la journée même. Le lendemain, à son grand désespoir, elle ne se rappelle plus ce qui s'est passé la veille.

La nuit a passé l'éponge soigneusement. Quand elle s'en va, il me reste un grand vide...¹ (p. 38)

Les jours se succèdent ainsi sans que Tinamer puisse identifier le jour de la semaine vécu au moment même. Elle arrive pourtant à découvrir un moyen qui lui permet de savoir si le jour en cours en est un de la semaine ou de la fin de semaine. Dès son lever, elle observe le nombre de couverts déposés sur la table par sa mère. S'il y en a deux, c'est un jour de semaine ; s'il y en a trois,

¹ Jacques Ferron, *L'Amélanchier*, VLB éditeur, 1977. (Tout au cours de ce travail, les références à cette oeuvre seront faites par la simple mention dans le texte de la page de l'édition 1977.)

c'est qu'il s'agit du samedi ou du dimanche. Les trois couverts lui indiquent que son père ne travaille pas. Ainsi parvient-elle à déjouer sa mémoire infidèle et à s'orienter quelque peu dans le temps.

Nous remarquons que l'incapacité de se souvenir est une difficulté importante pour l'héroïne, parce qu'elle la vit quotidiennement et qu'elle l'évoque très souvent. Une des conséquences, expliquée clairement, est qu'elle craint les lieux inconnus. Elle préfère demeurer en lieux familiers, ce qui constitue sa « mémoire extérieure » et par laquelle elle peut triompher de la nuit.

Après quelque temps, la capacité de réminiscence connaît ses premiers balbutiements. Elle l'explique de la façon suivante :

À défaut de l'avoir dans la tête, ma mémoire commence à faire de petites vagues autour de moi, pour me dire qu'elle est là, pour me dire : - Attends, je vais me souvenir. (p.41)

Cette journée-là, en voyant son père Léon sortir son télescope, elle a pu se rappeler ce dont il lui avait parlé la veille, c'est-à-dire de la mer des Tranquillités, du beau comté de Maskinongé et du lac St-Pierre. Elle jubile : c'est une victoire !

Plus tard, une autre situation vient marquer un autre pas essentiel dans son évolution. C'est au moment où son père lui avoue qu'étant enfant, il avait, lui aussi, de la difficulté à se souvenir mais que celle-ci s'était évanouie lorsqu'il avait assisté à l'incendie de l'église paroissiale. À partir de ce moment, il n'avait

plus à se fier à la mémoire de ses parents, puisqu'il avait la sienne, se sentant ainsi délivré d'eux.

C'est donc au cours de la narration du père que notre héroïne se rappelle soudainement un événement encore plus spectaculaire qu'une église en feu. Elle veut faire allusion au rêve qu'elle avait fait après s'être endormie dans le jardin.

Examinons maintenant quelques activités auxquelles se livre l'héroïne de L'Amélanchier.

La plupart du temps, il s'agit d'activités ludiques où l'imagination et l'imitation occupent une grande place. Voici quelques exemples :

À la présentation des membres de sa famille (son père et sa mère) s'ajoutent un frère, son chien Bérial et trois cousins, les chats Bouboule, Jaunée et Thibeau. Tinamer, en les personnifiant, leur accorde toute l'importance qu'ils ont dans son environnement immédiat.

De plus, elle crée des actions aux arbres du jardin et leur prête des intentions.

Tous ces arbres, arbustes, arbrisseaux avaient un langage et parlaient à qui voulait les entendre. Le cornouiller menaçait de ses harts rouges les mauvais enfants. Le bouleau, ne voyant que ses branches et leurs feuilles, brunes et vertes disait qu'il aurait préféré être blanc. (p. 13)

Tout comme les humains, un arbre peut parler, menacer et avoir ses préférences. Jeu imaginaire dirons-nous, mais non moins réel du quotidien de notre personnage.

Si elle peut rendre humains les animaux et les espèces végétales, elle peut aussi s'associer des personnages du milieu pour étendre la variété de ses jeux d'enfant.

Entre autres, pensons à la situation qui correspond au moment où son père avait conversé avec un voisin appelé Pétroni. Ce dernier, avant de prendre congé de Léon, remercie Tinamer de lui avoir apporté des croûtons de pain, comme lui avait ordonné son père, et la remercie également de lui avoir pardonné. Nous ne savons pas ici pourquoi ce pardon. Pas plus que Léon d'ailleurs, qui s'enquiert auprès d'elle du motif de ce remerciement. « Il t'a offensée ? dit mon père surpris. » Tinamer répond fièrement :

Oui, répondis-je d'un petit air pincé. J'ajoutai qu'il valait mieux n'en point parler : ne lui avais-je pas pardonné ? (p. 26)

Elle n'a pas d'explications à fournir sur l'incident et il n'en existe pas non plus. Ce jeu fascine notre personnage qui saisit une autre occasion de se distraire. Cette fois-ci, il s'agit d'un voisin, M. Northrop. Après que son père eut fait accroire à Tinamer que cet homme avait, dans une de ses vies antérieures, été un lapin, elle décide un jour de lui offrir des carottes. Northrop joue le jeu et mange les carottes !

Une dernière situation, ou plutôt un état, une manière d'être de notre héroïne, qu'il convient de signaler : Tinamer semble confondre le réel et l'imaginaire.

L'exemple le plus typique à ce sujet est celui de la bécasse. En effet, l'héroïne en parle souvent. Elle voit l'oiseau dans le jardin, puis elle rêve qu'elle est une bécasse. Elle est même certaine d'y ressembler vraiment et la coupable de cette ressemblance est nul doute Etna, sa mère. Celle-ci veut la rassurer :

Elle ajoute, en me regardant de face et de profil, que ma ressemblance avec la bécasse n'est pas des plus saisissantes et que la personne que je lui rappelle le plus est ma grand-mère Esméralda, très jolie femme, la propre mère de mon père. (p. 90)

Ce n'est pas suffisant ; la bécasse du Canada hante toujours l'esprit de Tinamer. Son image revient encore même au moment de s'endormir.

Ma petite bécasse, les yeux écarquillés, le bec long comme jamais, s'envole comme une boule stridente, toute seule au-dessus des aulnes noires [sic]. (p. 91)

— [Pour conclure cette partie, retenons trois caractéristiques du personnage en cause : elle humanise les animaux et les végétaux ; elle imagine des situations qui lui permettent d'imiter les adultes et elle confond le réel et l'imaginaire.]

Pour bien nous situer, notons d'abord que la deuxième partie de la petite enfance arrive après la période appelée sensori-motrice. C'est lors de cette période qu'apparaît le langage, accompagné d'un début de socialisation. La communication permet donc d'accéder à la seconde phase du développement de l'enfant parce que, selon Piaget², l'enfant devient capable de graver des images intérieurement, de formuler des actions et d'en faire le récit. Cette vie dite « intérieure » transforme les « conduites matérielles » en pensée. Le passé peut être évoqué et les actions futures être anticipées. En somme, le sujet commence à incorporer des données de la réalité à son « moi » et à son activité.

Ce processus, selon Piaget, s'effectue sous deux formes. D'abord, l'enfant incorpore en lui ce qu'il vit et ce qu'il perçoit. C'est l'assimilation pure, celle qui exclut toute objectivité, ou encore pensée égocentrique parce qu'elle accorde la prépondérance au « moi ». La deuxième forme d'assimilation est celle qui est adaptée aux autres et au réel. Elle s'avère plus objective que la première et elle prépare l'enfant à la pensée logique. La presque totalité des actes de la pensée infantile se situe entre ces deux extrémités.

Pour revenir à la pensée égocentrique, Piaget dit qu'elle se présente sous forme de jeu, nécessaire à l'apprentissage. Le jeu agit sur l'apprentissage et le renforce. C'est lorsque la pensée est capable de rassembler un minimum d'éléments qu'apparaît le jeu symbolique appelé aussi jeu d'imagination et jeu d'imitation. Ces activités sont réelles pour le petit enfant. Leur fonction est de transformer le réel en rapport avec ses désirs, d'où découle une satisfaction du

² Jean Piaget, *Six études de psychologie*, p. 36.

« moi ». Selon Piaget, le jeu symbolique est une « assimilation déformante du réel » et c'est la raison pour laquelle elle est si satisfaisante pour le « moi ».

Souvent le jeu symbolique se concrétise par l'animisme, phénomène par lequel le petit enfant confond son univers intérieur et subjectif avec son environnement physique. Il donne la vie aux objets de son entourage et leur prête des intentions humaines. Tout ce qui paraît se mouvoir par lui-même devient également vivant et actif comme chez les humains.

Au-delà de la pensée égocentrique se trouvent, selon Piaget, la rêverie et le rêve.

Voyons maintenant, à grands traits, ce qu'il conçoit au sujet du rêve. Lorsque le sujet est endormi, les images, symboles des objets, apparaissent à son esprit. Bien sûr, ces images étaient déjà présentes dans la tête du rêveur à l'état de veille. Elles arrivent au sujet de façon parfois très désordonnée et sans lien. Il se peut aussi que le dormeur se voie en rêve. Il est double, autrement dit, il existe physiquement et il existe de lui une image de même niveau que toutes les autres qu'il a emmagasinées dans sa pensée.

Une autre caractéristique importante à cet âge réside dans le fait que l'enfant « affirme » souvent alors qu'il ne peut démontrer. Piaget l'explique par le fait que l'enfant se croit d'emblée et qu'il n'a pas encore amorcé l'aspect « discussion avec les autres ». Cela se produira après qu'une première discussion sera intériorisée, c'est-à-dire au moment où naîtra la réflexion.

Sans aller plus avant dans la recherche de Piaget en ce qui concerne le développement intellectuel de l'enfant de 3 à 5 ans, nous pouvons croire que les quelques données relevées ici suffiront à notre propos.

En confrontant les données de Piaget aux comportements de l'héroïne de L'Amélançhier, nous pouvons constater de nombreuses concordances.

D'abord, il n'est guère étonnant que Ferron, par l'entremise de la narratrice, ne fasse pas tellement allusion à la première étape du développement de Tinamer. Il s'agit d'une période de la vie qui, généralement ne laisse aucune trace dans la mémoire. Tinamer avoue que la seule personne qui lui raconte quelques faits de ce temps-là est sa mère, personnage important de la petite enfance.

Ferron nous a fait connaître son héroïne au moment où elle n'a encore qu'une vie dite « extérieure », c'est-à-dire que les images ne s'assimilent pas à son « moi ». Mais, graduellement, nous constatons que ces images s'incorporent. « Les petites vagues » dont parle Tinamer témoignent du passage à un stade supérieur de son développement. Elle peut désormais se souvenir de situations et de faits. Elle se rappelle par exemple que son père, la veille, avait sorti son télescope pour lui montrer la mer des Tranquillités, le lac St-Pierre et le beau comté de Maskinongé. Plus tard, elle se rappelle aisément son rêve, qu'elle compare d'une certaine manière à l'incendie de l'église en le considérant comme plus spectaculaire.

Nous avons donc ici une première indication du développement intellectuel du personnage central de L'Amélanchier.

Pour cette même période, Ferron nous amène à ce que Piaget appelle « l'animisme » du petit enfant. En personnifiant le chien et les chats, en imaginant des conversations entre les arbres du jardin, Tinamer s'accorde des jeux tout à fait normaux et réels pour les enfants de cet âge.

Les autres jeux, ceux qui impliquent M. Pétroni et M. Northrop, nous montrent que Tinamer veut imiter des comportements d'adultes. Il est évident que ces jeux d'imitation lui permettent d'une certaine manière de se joindre et de s'identifier aux adultes qu'elle côtoie.

Outre le jeu symbolique, Ferron nous fait voir l'ambivalence de son personnage entre le rêve et la réalité. Bien sûr, le rêve de Tinamer relève carrément de l'imaginaire mais nous observons deux éléments particuliers dans ce rêve. Premièrement, Tinamer se voit. Elle est donc double. Cela signifie qu'elle n'est pas parvenue à réaliser la décantation d'elle-même et de l'image qu'elle a d'elle-même. D'après ce que souligne Piaget à ce sujet, ce phénomène prouve que l'enfant est en pleine transition entre la vie extérieure et sa propre vie intérieure.

En deuxième lieu, la série d'images qui apparaissent à l'esprit de notre rêveuse ne sont autres que des représentations se trouvant dans son environnement quotidien. Certaines sont déformées, direz-vous, mais cela correspond bien aux réalités enfantines. Nous pourrions ici avoir recours aux

études effectuées par Freud, mais cela n'est pas absolument nécessaire à notre propos, pour l'instant.

Revenons au processus d'assimilation selon les deux formes dont parle Piaget. L'Amélanchier traduit ces deux formes par un personnage qui oscille fréquemment entre la réalité objective et la pensée égocentrique. Citons les nombreuses évocations de la bécasse. Le personnage sait ce qu'est une bécasse et l'aperçoit un jour dans le jardin. Cela rejoint l'image de la réalité extérieure mais cette image se déforme ou, disons que c'est Tinamer qui se transforme, par l'imaginaire bien sûr, en bécasse. Selon notre personnage, elle lui ressemble, tant et si bien qu'elle semble se confondre avec l'oiseau. Cette comparaison revient de façon surprenante dans la première partie du récit et nous croyons que Ferron a voulu insister sur le fait que son personnage central se sent tiraillé entre le réel et l'imaginaire.

En dernier lieu, nous avons noté un autre trait relatif à la période en cause. Il s'agit du fait que l'enfant affirme sans prouver ni démontrer ce qu'elle avance. En effet, quand Tinamer, après l'incident avec Pétroni, dit à son père qu'il vaut mieux n'en point parler, c'est qu'elle est incapable d'explications ou de preuves.

2. L'univers affectif : les parents

Nous examinons maintenant quelles relations particulières notre personnage entretient avec ses parents.

Nous observerons d'abord des situations où l'héroïne est soumise et dépendante de son père et de sa mère. Ensuite, nous relèverons des comportements qui démontrent les premières manifestations légitimes à l'autonomie et à la contestation.

Dès le début du récit, Tinamer est une petite fille soumise, obéissante et ce, principalement à l'égard de son père. Cela est vrai surtout au moment de la rencontre de celui-ci avec un ami, Maître Pétroni. À deux reprises, Léon commande à sa fille. La première fois, il lui « crie d'apporter deux petits verres de grenadine ». Tinamer n'hésite pas un instant et se rend au désir de Léon. Quelques minutes plus tard, il lui « crie à nouveau » d'apporter un gros croûton de pain sec. Sa fille obéit aussitôt.

Cette attitude de soumission instantanée ne se remarque pas lorsque notre personnage est en compagnie de sa mère. Effectivement, le contraire se produit. Tinamer a des réticences à se soumettre aux demandes d'Etna. Un matin, par exemple, sa mère lui demande, comme d'habitude, si elle s'est brossé les dents. Tinamer rage intérieurement car elle n'aime pas se « fourrager dans la bouche à jeun ». Elle dit à sa mère que c'est fait alors que c'est faux. Après quelques moments, elle déclare à sa mère qu'elle ira le faire. Nous constatons ici qu'il n'est pas aussi facile de se conformer aux demandes de sa mère qu'à celles de son père. Est-ce par goût de désobéissance, par désir d'autonomie ou par tendance à la révolte ?

Quel que soit le motif de ce comportement, nous remarquons par ailleurs un passage où devient évident le désir d'autonomie et d'émancipation de notre

héroïne. Il s'agit du jour où Léon lui relate l'incendie de l'église paroissiale. Elle se dit :

Chose certaine, je n'étais pas loin de me réunir à moi-même et de me libérer d'autant de lui [Léon] et de ma mère Etna. (p. 68)

Son besoin d'indépendance semble plus manifeste, eu égard à la nécessité évidente de la présence et de la participation des deux dans la vie de Tinamer. Pourtant, il lui arrive de prendre le parti de l'un ou l'autre ou d'affectionner l'un des deux de façon particulière. Léon, le père, est nettement privilégié. Celui-ci amène sa fille dans le jardin, lui parle de nombreux sujets, de ses origines, de ses expériences, lui montre à se servir du télescope, etc. Nous pouvons affirmer qu'il est omniprésent dans la vie de sa fille et il en est conscient. Un jour, alors qu'il parle à Tinamer de son lieu d'origine, il lui dit :

Tinamer, quand tu seras grande, avant que je ne sois vieux, nous traverserons le bois, nous franchirons le lac et nous irons vivre tous les deux ensemble dans ce beau comté où je suis né. (p. 29)

La fillette ne manque cependant pas de répéter ces propos à sa mère. Etna dit :

- Et moi ?
- Oh! toi, tu seras si vieille que tu ne pourras pas nous suivre ; tu resteras avec Bélial et les chats. (p. 30)

Parallèlement à cette situation de préférence pour le père, nous observons qu'il existe des moments où notre personnage se porte à la défense de sa mère. C'est le cas lorsque, par pure plaisanterie, Léon dit qu'il se

demande pourquoi il garde Etna avec lui, ou que du moins, il pourrait l'échanger pour une neuve. Tinamer réagit violemment :

Ça non ! mille fois non ! Rageusement, jalousement peut-être, je m'écriais que j'avais honte d'être sa fille, la fille d'un fou, d'un vrai fou. Oui, j'avais honte. Etna me caressait la joue, la tempe, réconfortée par mon amour, ne comprenant pas que je l'aimais surtout d'être une mère effacée, une femme à laquelle je m'étais habituée, une rivale dont je disposais à mon gré, que je ne craignais plus, tandis qu'avec une autre...

...
- Tais-toi, vilain Turc, grand rastaquouère ! (p. 35)

Ce passage nous fait voir la complexité des sentiments de Tinamer envers sa mère. Un mélange d'affection et de rivalité constitue en effet l'essentiel de ses propos et de son attitude envers elle. Ensuite, il est clair que notre héroïne a apprivoisé sa mère en ce sens qu'elle lui est associée pour ses besoins d'enfant d'abord et aussi à cause de la compréhension maternelle dont elle est assurée. Notre héroïne s'identifie à sa mère mais en même temps, elle s'en distingue. Le passage suivant nous le montre bien :

Après tout, elle est ma mère, je suis sa fille, il faut bien que nous ayons des ressemblances. Quelques différences aussi : par exemple, elle est franche, tandis que moi, moi... (p. 40)

Alors que notre personnage voit en sa mère un idéal, elle sait d'instinct qu'il y a une relation quelconque entre Etna et son père envers qui ses comportements d'enfant sont parfois très hostiles. La complicité entre les deux est particulièrement évidente dans ce passage et reste sans justification consciente :

Ce que je ne parvenais pas à concevoir, c'était qu'à son âge, grand comme il était, plus poilu qu'un singe pelé, il couchât dans le même lit que ma mère, incestueusement. (p. 26)

Parallèlement au développement intellectuel, une série de transformations du point de vue affectif s'effectuent à ce stade du développement de l'enfant. Cette évolution, comme le souligne Piaget dans Six études de psychologie, prend également son origine au moment de l'apparition de la communication de la période sensori-motrice.

La seconde période du développement affectif amène donc une organisation plus stable des sentiments, ce qui ne signifie nullement que les sentiments appelés interindividuels (sympathies, antipathies, respect, etc.) soient nécessairement plus stables.

C'est au cours de cette étape en effet que l'enfant découvre des réalités supérieures à lui. C'est ainsi que les parents et les autres adultes lui paraissent grands et forts. Ils imposent leurs volontés et leurs pensées et deviennent pour l'enfant des modèles qu'il peut copier ou imiter. Lorsque l'adulte donne des consignes, c'est à cause du respect pour le grand que l'enfant les accepte, développant de cette manière une soumission inconsciente appelée aussi « contrainte spirituelle ».

Piaget explique que le respect est composé d'affection et de crainte et constitue la source des premiers sentiments moraux comme l'obéissance. C'est une des caractéristiques de ce stade, même s'il arrive qu'elle soit ponctuée de moments de « résistance » que les auteurs allemands ont nommé « Totzalter ».

Piaget nous fait remarquer aussi que l'intérêt de l'enfant de cet âge constitue le prolongement de ses besoins. L'intérêt se définit comme un objet si celui-ci correspond à un besoin de la vie quotidienne. En termes clairs, l'enfant porte intérêt aux adultes, en l'occurrence ses parents, parce que ceux-ci représentent un besoin pour lui.

Sigmund Freud³ a lui aussi expliqué par le complexe d'Oedipe cette phase du développement de l'enfant en faisant ressortir l'ambivalence affective propre à cet âge. Le complexe d'Oedipe consiste en l'amour préférentiel pour le parent du sexe opposé. L'enfant ambivalent veut ce parent pour lui seul, la présence de l'autre le contrariant. Sa préférence s'affiche dans ses comportements et il l'exprime parfois de vive voix. Mais ce qui est déroutant, de dire Freud, c'est le fait que l'enfant peut, en certaines occasions, faire preuve d'une grande tendresse envers le parent du même sexe. Le complexe d'Oedipe est donc un phénomène fondamental dans la vie affective de tout être humain. D'après Freud, plusieurs types de névroses prennent racine lorsque la résorption de ce complexe n'a pas lieu ou lorsqu'elle s'effectue de façon anormale.

Nous venons de relever les grands traits de la vie affective de l'enfant pour cette période qui nous intéresse. Voyons maintenant la correspondance entre ces traits et les comportements de notre héroïne.

³ Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, pages 117-118.

La Tinamer de Ferron semble bien, dans l'ensemble de ses comportements, se conformer aux données d'observation fournies par Piaget et Freud.

Nous remarquons d'abord la situation de soumission de Tinamer à l'égard de l'adulte qu'est Léon, son père. Vu comme un être grand et fort, donc supérieur, il entraîne la conformité à ses vues et consignes. Notre héroïne obéit prestement. Cette attitude repose sans doute sur l'affection mais aussi, comme le mentionne Piaget, sur le respect accordé aux êtres jugés supérieurs, comme l'adulte.

Cet élément de concordance habituelle n'exclut pas toutefois l'existence d'une résistance occasionnelle. Au contraire, et Ferron a bien su présenter dans des situations quotidiennes une héroïne-enfant dont les comportements alternent entre la soumission et la résistance. Résistance envers la mère, comme il se doit, mais aussi à l'égard de Léon, son père. C'est ce que nous avons déjà vu, dans la réaction violente et orageuse lorsqu'il est question de vendre ou d'échanger sa mère, ce qui indique aussi le manque d'humour, caractéristique à cet âge.

Un autre rapprochement, et sans doute le plus important à noter, dans le développement affectif de Tinamer, c'est la conformité de ses comportements à l'Oedipe freudien. Ferron fait vivre à son héroïne des moments où ces attitudes oedipiennes sont évidentes. Tinamer, en effet, rêve de partir seule avec son père pour le beau comté de Maskinongé. Elle éprouve une rivalité avouée envers Etna. Elle sait aussi la lui exprimer. Et, comme le signale Freud, cet attachement particulier pour le parent du sexe opposé se transforme à

l'occasion en relation orageuse. Le manque à gagner se porte alors sur le parent de même sexe où rivalité et affection cohabitent dans une confuse ambivalence.

Nous vérifierons par la suite comment ce complexe évolue chez notre personnage, tout au long de son cheminement affectif et comment il se résorbe graduellement et normalement, par identification au parent du même sexe.

3. Les contacts irréguliers avec les gens du milieu

Outre ses parents qui sont les adultes proches de l'environnement immédiat de notre héroïne, nous remarquons la présence des voisins ou amis de Léon de Portanqueu, Pétroni et Northrop. Un seul enfant s'ajoute parfois à l'univers de notre personnage, il s'agit d'une petite fille nommée Mary Mahon.

Nous verrons d'abord comment l'héroïne se comporte vis-à-vis les voisins ou amis de Léon.

Monsieur Pétroni est un vieil Italien à qui avait appartenu le domaine des de Portanqueu. La première fois que Tinamer le voit, il vient par le jardin, un bâton à la main. Comme c'est samedi, elle court avertir son père de cette présence, restant elle-même dans la maison derrière la fenêtre, épantant l'étranger. En voyant que son père le connaît et parce que celui-ci l'a appelée, Tinamer s'approche. C'est à ce moment que Pétroni, avant de partir, remercie l'héroïne de lui avoir pardonné. Comme on le sait déjà, aucun motif ne supporte ce remerciement. Tinamer se sent acceptée et respectée de l'étranger, et cette marque d'attention contribue à la valoriser.

Il y a ensuite la venue de M. Northrop, « squatter britannique », de qui Pétroni avait acheté le domaine avant de le vendre à Léon. Ce personnage familier lui porte un certain respect. Voyons ce passage :

Chaque fois qu'il m'apercevait, nonobstant son âge et le mien, il me saluait comme une dame ou grande demoiselle, galant et cérémonieux autant qu'un Anglais peut l'être quand il s'y met. (p. 15)

Nous constatons ici que cette relation est analogue à la précédente. Acceptation, respect et valorisation la caractérisent.

Il y a par la suite de brèves conversations entre Tinamer et Northrop. Puis, un peu plus tard, notre héroïne se sent « mal élevée » de lui demander s'il aime les carottes. Léon l'a incitée à s'enquérir d'une telle information et Tinamer, après l'avoir fait, se considère un peu coupable. Cette question lui paraît irrespectueuse, voire même effrontée.

Il faut observer toutefois que la presque totalité des passages traitant des contacts entre l'héroïne et ces deux adultes, laissent le lecteur un peu perplexe quant à leur réalité. Nous avons l'impression que Pétroni et Northrop apparaissent et disparaissent dans le monde de Tinamer. L'exemple encore plus évident est celui du troisième personnage, Mary Mahon. Cette petite fille aux yeux verts et aux cheveux blonds n'est vue qu'une seule fois... Sans doute parce que Tinamer est peu habituée aux enfants de son âge, elle la regarde sans dire un mot. Pourtant, Mary lui sourit. L'héroïne pense alors :

Je ne savais que faire - Je devrais peut-être aller la trouver, ça serait plus poli. (p. 44)

La scène se termine avec le chant du loriot, lorsque Tinamer décide de lui rendre son sourire. Mais la petite inconnue est déjà disparue comme par magie.

Par la suite, Tinamer entend parler d'elle ou se la rappelle parfois, avec le sentiment qu'elle s'est montrée « impolie, sauvageonne et farouche » à son égard. Mary Mahon ne revient plus. Tinamer affirme qu'elle est comme une fée ; elle regrette encore de ne pas lui avoir rendu son sourire et ainsi de ne pas être devenue son amie.

Telles sont les minces relations de notre héroïne avec les gens à l'extérieur de son milieu familial.

En examinant les données de Piaget⁴ pour cette seconde partie du développement, qu'il situe entre 2 et 7 ans, on observe que cette étape est marquée par les débuts de la socialisation. Le langage, en amenant la possibilité de communiquer, permet une amorce de l'échange entre l'enfant et les adultes ou ses pairs.

Piaget remarque d'abord des faits de subordination et les rapports de contrainte spirituelle exercée par l'adulte sur l'enfant. Autrement dit, l'enfant découvre les « richesses insoupçonnées d'un monde de réalités supérieures à

⁴ Jean Piaget, *Six études de psychologie*, page 33.

lui⁵ ». Comme nous l'avons mentionné déjà, l'adulte lui paraît grand et fort et conséquemment, l'enfant lui voudra le respect. Ajoutons que cela est vrai pour les parents, mais aussi pour les adultes de son entourage. On constate donc que le respect entraîne la soumission.

Piaget considère aussi que le développement des sentiments interindividuels, bien que se rattachant au cheminement affectif de l'enfant, est aussi relié à sa socialisation. Les affections, sympathies et antipathies, sont transférables aux gens extérieurs au milieu familial. C'est également l'étape où nous assistons aux prémisses d'un système de valeurs et des sentiments d'autovalorisation. Les sentiments d'infériorité ou de supériorité peuvent alors surgir, s'il y a échec dans la relation, que cet échec soit réel ou imaginaire.

Revenons au langage comme début de socialisation. Il est entendu que ce phénomène s'effectue de façon progressive. Piaget nous fait remarquer que les conversations entre des enfants du même âge sont rudimentaires. La discussion n'est guère présente ; les propos sont la plupart du temps des affirmations contraires ne débouchant sur rien. En psychologie expérimentale, on remarque que des enfants placés ensemble pour effectuer une tâche n'échangent pas de pensées mais que leurs propos sont une sorte de « monologue collectif ».

Il semble que la cause de ce phénomène, selon Piaget, est l'égocentrisme qu'il attribue au fait que l'enfant de cet âge n'est pas encore affranchi de « l'indifférenciation entre son moi et la réalité ».

⁵ Jean Piaget, *Six études de psychologie*, page 33.

En confrontant ces données avec les comportements de l'héroïne de L'Amélançhier, nous pouvons affirmer à bon droit qu'il y a concordance entre le caractère du personnage et les vues de Piaget.

Les exemples cités pour décrire les attitudes de notre personnage Tinamer nous portent à croire que les adultes, en l'occurrence Pétroni et Northrop, comme le père de l'héroïne, sont vus comme supérieurs, grands et forts. Ils commandent le respect et Tinamer le leur rend bien. Le sentiment de sympathie et de respect dont parle Piaget, on le retrouve chez Tinamer à l'égard des deux adultes du récit.

Ferron a touché aussi à une caractéristique importante du cheminement social de l'enfant de cet âge : l'absence de communication verbale entre son personnage et ses pairs. Comme nous l'avons déjà constaté, cette communication est réduite à zéro puisque Tinamer n'échange aucune parole avec Mary Mahon. Sans doute étonnée de sa présence, elle ne lui rend pas non plus son sourire. Par la suite, la fillette aux yeux verts disparaît de l'univers de notre héroïne. Seules des allusions occasionnelles y sont faites par la suite. Cette situation semble se conformer à ce que Piaget nomme « l'indifférenciation entre le moi et la réalité ». Il n'est pas certain d'ailleurs que Mary Mahon soit un personnage réel. Rien ne l'indique clairement, puisqu'elle apparaît et disparaît et, selon Tinamer, elle pourrait bien être une sorte de petite fée...

Il n'en demeure pas moins que cette sorte de petite fée est la source réelle ou imaginaire de l'échec relationnel que souligne Piaget. Ne pas lui avoir rendu son sourire est une marque d'infériorité, d'impolitesse qui se solde par un sentiment de culpabilité. La pensée de Tinamer contient le regret d'avoir mal agi à l'égard de Mary. C'est un échec comparable à la situation où l'héroïne regrette d'avoir posé une question impertinente à Northrop. À ce moment-là, elle a l'impression d'avoir manqué de respect, d'avoir, presque à son insu, fait preuve d'effronterie. Pour l'héroïne, qui commence à bâtir ses valeurs morales, ces incartades constituent un échec plus réel qu'imaginaire.

Considérons quelques dires de Tinamer où s'affirment ces traits que nous venons de souligner :

Mon impolitesse les avait rebutés... (p. 45) Je n'avais pas pu l'oublier. Il m'est resté dans la tête... (p. 47) Je n'en doutais pas, mais je craignais qu'à le dire, je ne parusse mal élevée à ce gentleman aussi courtois que délicat. (p. 83)

En plus de nous faire voir le regret de notre personnage, ce dernier passage témoigne aussi du respect qu'elle a pour Northrop.

Nous terminons ici le relevé des principaux traits caractérisant la seconde période du développement intellectuel, affectif et social du personnage central de L'Amélançhier.

Dans le chapitre qui suit, nous allons procéder à un examen semblable pour le stade suivant, soit celui « des opérations concrètes », comme l'identifie Piaget et qui s'amorce vers 6-7 ans.

CHAPITRE II

L'enfance à 6-7 ans

1. Des apprentissages nouveaux à l'école et à la maison

Ce fut cette année-là que ma mère Etna commença de m'apprendre les lettres et les chiffres. (p. 101)

Ce passage nous apprend que Tinamer fait ses débuts dans le monde scolaire. Elle accepte sans résistance ce « destin irrévocable » malgré certaines craintes. Etna lui vient en aide, soucieuse de la réussite de son enfant.

Ses premiers contacts avec la lecture, l'écriture et les chiffres viennent s'ajouter aux apprentissages de toutes espèces déjà réalisés. En effet, Léon, son père avait été son premier maître. Il lui avait parlé d'histoire nationale, d'écologie, de mythologie, d'histoire biblique, d'actualité, bref de tout, et lui avait appris aussi le bon et le mauvais côté des choses, ce qui correspond pour Tinamer au bien et au mal, au connu et à l'inconnu. Ainsi, tout l'univers immédiat, maison, jardin, etc. forme le connu et donc le bon côté des choses. Au-delà du domaine des de Portanqueu, là où notre personnage n'avait pas encore accès avant son entrée à l'école, c'est l'inconnu c'est-à-dire le mauvais côté des choses.

Évidemment, son entrée à l'école l'oblige à franchir les murs du mauvais côté des choses, comme le fait son père pour aller travailler. Elle craint la route de l'école. Des fragments de différents domaines d'apprentissage se bousculent dans son imagination et la troublent. Voici un extrait illustrant son angoisse enfantine.

Je risquais de m'égarer et d'être emportée dans le labyrinthe avec les chiens perdus et les enfants abandonnés vers le Minotaure, dont mon père ne m'avait que trop parlé. J'appréhendais une attaque sauvage de la part des missionnaires américains, la Pentecôte du napalm, le rire énorme de Papa Boss et le massacre des saints innocents par le roi Hérode, un parent de Tom Wagner, spécialiste en bingo et carnaval, qui habitait nos parages; j'appréhendais surtout le Troupeau des lépreux précédé par un cardinal à cheval, en route vers la papauté. (p. 103-104)

Cependant, peu à peu les appréhensions imaginaires de notre héroïne s'atténuent. Accompagnée de ses amies, elle explore les environs pendant les jours de congé et joue avec elles sur le trottoir et sur la chaussée. Tinamer s'étonne de constater que ses amies n'ont jamais entendu parler du « bon et du mauvais côté des choses ». Ses amies n'ont aucune crainte. Elles circulent, seules, sans leurs mères.

Tinamer découvre son quartier. Elle y voit la route numéro trois, le St-Laurent et son port, les édifices ainsi que les terres avoisinantes. La fillette constate qu'il n'y a plus de bon ou de mauvais côté des choses. Tinamer apprivoise l'inconnu et comme elle le dit, elle a hâte « d'affronter ce vaste monde et de s'y tailler une place ».

Le contact avec le monde extérieur marque donc chez notre personnage une nouvelle vie en même temps que de nouveaux apprentissages. Ceux-ci remplacent les êtres et les objets familiers de sa petite enfance. Ils succèdent aussi aux apprentissages antérieurs dont les intérêts étaient plus limités.

Avec le monde de sa petite enfance, s'écroule l'admiration naturelle qu'elle a pour son père. Le bon et le mauvais côté des choses ne signifient plus rien. L'école lui apprend une plus juste conception du monde :

J'appris de plus en classe que notre bon cardinal avait abandonné son grand palais sur la montagne pour aller en Afrique par esprit de sainteté et qu'il ne recherchait les lépreux, dans la brousse jusqu'au cou, que pour soigner leur corps et guérir leur âme. Enfin on me dira des choses aimables sur les policiers et même sur les Amerlots. (p. 110-111)

Ce passage nous fait voir que Tinamer prend conscience de l'écart entre les premières connaissances provenant des enseignements de son père et ces mêmes connaissances, mais abordées en classe. Le premier maître de notre héroïne, Léon, avait une façon personnelle et évidemment subjective d'apprendre à sa fille ce qu'il savait du présent et du passé.

Par ailleurs, tout semble se dérouler normalement à l'école. Notons cependant cette pensée de Tinamer où pointe déjà un raisonnement en construction.

J'étais une bonne élève et réussissais bien, preuve que tout ce qu'on m'apprenait était vrai. (p. 111)

Dans Six études de psychologie, Piaget appelle « opérations concrètes » le stade du développement cognitif qui se situe entre les âges de 6-7 ans et de 11-12 ans.

Une opération est avant tout une action quelconque comme déplacer, réunir, ordonner, dissocier, additionner, soustraire, etc, dont la source est soit motrice, soit perceptive ou encore intuitive. Les opérations sont dites concrètes parce qu'elles portent sur les objets mêmes et non pas sur des hypothèses énoncées verbalement.

La transition entre l'étape précédente et celle-ci ne se fait pas sans obstacle. L'enfant avait déjà des acquis au niveau de la représentation des êtres et des choses. Il doit maintenant passer à la reconstruction sur un nouveau plan de la représentation initiale qu'il avait des mêmes êtres et des mêmes choses.

Les opérations concrètes ne sont pas isolées mais coordonnables en systèmes d'ensembles et elles sont réversibles. Si l'enfant devient capable d'activités comme réunir, additionner, il peut aussi déplacer ou soustraire. Certaines opérations sont de type arithmétique ou géométrique, d'autres temporelles comme comprendre la succession d'événements et leur emboîtement dans le temps. Toutes ces opérations concourent à des constructions nouvelles qui ne seront achevées que vers 11-12 ans.

Ces constructions nouvelles sont rendues possibles parce que l'enfant devient aussi capable d'une certaine réflexion qui était inexiste au stade précédent. Il peut maintenant « intérieuriser ». Son langage « égocentrique »

disparaît graduellement pour faire place à une réflexion amenant la discussion intériorisée. L'intuition spontanée de la petite enfance s'efface au profit d'une représentation plus « réelle » du monde.

Piaget remarque par ailleurs que l'enfant peut construire des explications proprement « atomistiques ». Autrement dit, il peut justifier des faits ou des choses par des combinaisons du hasard tout simplement. Pourtant, comme l'affirme Piaget dans Le langage et la pensée chez l'enfant, la notion de hasard échappe à l'enfant. « Il y a donc chez l'enfant une tendance à la justification à tout prix, une croyance spontanée que tout tient à tout et qu'il est possible de tout expliquer par tout¹. » La justification dont il est question ici dans la pensée enfantine n'a rien de la justification logique, c'est plutôt un rapprochement d'affirmations qui peuvent être des plus hétérogènes.

Piaget nomme « précausalité » cette étape du développement. En conséquence, l'enfant ne peut utiliser le « parce que » de justification logique ou explicative. Ce n'est qu'après 7 ans et demi et 8 ans que l'on note l'apparition des « parce que » dans son langage. Et ce n'est que vers 11 ans que l'enfant sera capable de raisonnement formel, c'est-à-dire d'une déduction s'appuyant sur des prémisses données, abstraites - et affranchies - de la sensation immédiate.

Pour compléter ce bref résumé, il faut ajouter que cette phase du développement mental repose sur l'affectivité, « l'énergétique » qui conditionne

¹ Jean Piaget, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, page 232.

et influence tous les aspects de la vie humaine afin de les faire progresser en parfait équilibre.

En confrontant les comportements du personnage de Ferron à la théorie de Piaget à ce stade du développement, nous remarquons deux concordances essentielles.

D'abord Tinamer, à ce moment du récit, est rendue à la phase des opérations concrètes. Ses explorations du monde extérieur correspondent à ce que Piaget appelle des activités réalisées sur les objets mêmes, sur le réel. Nous pouvons affirmer qu'il s'agit là de l'activité prépondérante de cette partie du récit. Tinamer, en découvrant l'environnement de son milieu familial, restructure sa pensée, modifiant ainsi les représentations intuitives qu'elle s'était faites des êtres et des choses.

Une réalité tantôt rassurante, tantôt surprenante marque cette période parfois difficile à traverser. Le fait de circuler dans les rues avec ses amies, sans être accompagnée de ses parents et que ce genre d'excursions se déroule sans ambages et sans appréhender une attaque quelconque, fait partie des activités rassurantes. De plus, l'inspection réelle des lieux n'a rien d'angoissant. Tout n'est pas aussi angélique qu'elle se l'était imaginé mais au moins, ces lieux ne possèdent rien d'aussi mauvais qui justifierait l'appellation « mauvais côté » des choses. Ferron fait dire à son personnage qu'il n'y a plus de bon et de mauvais côté des choses. La dichotomie entretenue depuis la

petite enfance s'estompe et s'efface au profit d'une perception plus réaliste, complexe et nuancée.

Par ailleurs, le contact avec le réel a de quoi surprendre parfois. Par exemple, Tinamer est étonnée de voir que ses amies ont l'habitude de se promener seules dans le quartier. Quelle réalité plutôt décevante que de constater aussi que le St-Laurent, qu'elle avait imaginé majestueux était « gras d'eau de vaisselle, qu'il puait, égout à ciel ouvert » !

L'héroïne de L'Amélanchier franchit un pas de plus dans son cheminement mental et ces transformations sont conscientes comme nous le constatons dans ce passage :

En revenant de cette expédition qui mettait fin à ma première enfance, je n'eus pas une pensée pour l'amélanchier - dont personne, d'ailleurs n'avait entendu parler -, pour les pissenlits et le loriot, pour mon domaine irremplaçable qui s'était abîmé, pour la petite bécasse. (p. 112)

La deuxième conformité (du récit à la théorie) réside dans le fait que l'héroïne de Ferron se situe à l'étape de la précausalité. Voyons ces deux passages :

Le lapin c'est Monsieur Northrop. Je n'ai aucune parenté avec lui. La preuve, c'est que mon père lui jette des cailloux dès qu'il l'aperçoit. (p. 107)

J'étais une bonne élève et réussissais bien, preuve que tout ce qu'on m'apprenait était vrai. (p. 111)

Dans le premier passage, nous remarquons trois affirmations et la troisième justifie les deux premières. On ne peut dire qu'il s'agit de justification logique. Les énoncés font sans doute partie d'un thème global mais les liens

entre eux sont inexistant. Seul, le mot « preuve » laisse présager l'emploi éventuel et pertinent du « parce que », signe de la justification logique.

La deuxième réflexion de Tinamer présente une légère avance sur la première. Un lien simple réunit en effet deux énoncés. C'est la dernière partie de sa réflexion qui pose problème. Comme le dit Piaget, l'enfant n'arrive pas à l'étape des constructions logiques sans difficultés. Tinamer n'échappe pas à la règle.

C'est peu de temps après que notre héroïne fait ses débuts dans les constructions logiques, employant conséquemment le « parce que » de justification logique, de manière adéquate. Regardons cet extrait qui arrive au moment où Tinamer apprend que son père travaille comme tout le monde, qu'il n'est donc pas un voleur comme elle le pensait :

Non, bien sûr, mais il m'avait dit tant de mal, tant de mal, sur le mauvais côté des choses... C'était de ce côté-là qu'il partait chaque matin. Alors moi, parce que je l'admirais, parce que je l'aimais beaucoup... [...] Alors j'ai pensé, j'ai pensé que pour gagner correctement sa vie, la nôtre, il devait être voleur... oui, forcément. (p.115)

Cet extrait nous annonce le passage de l'héroïne de la précausalité au raisonnement logique. En outre, il prouve que Tinamer restructure une représentation initiale en ce qui concerne le travail de son père. Il n'est donc pas voleur comme sa pensée intuitive et spontanée le lui laissait croire.

Ces quelques considérations sur le cheminement mental du personnage de Ferron nous amènent maintenant à examiner un autre aspect de son évolution : l'aspect affectif.

2. L'identification à la mère

L'entrée à l'école de notre héroïne correspond à un tournant important quant aux relations avec ses parents. En premier lieu, regardons comment se comporte Tinamer avec Etna. À cette étape-ci, la fillette semble manifester beaucoup moins d'agressivité envers elle. Dès le début de sa vie d'écolière, Tinamer déclare :

Ce fut cette année-là que ma mère Etna commença de m'apprendre les lettres et les chiffres. En-dessous de ses gros sourcils, elle avait, elle aussi, de beaux yeux. Je n'éprouvais plus d'antipathie à son égard. Je la trouvais même plaisante et chaleureuse. (p. 102)

Alors que l'antipathie se résorbe, naît une certaine forme de complicité entre la mère et la fille. Pour la première fois, Tinamer trouve sa mère plaisante et chaleureuse. Elle l'était, certes, avant ce jour, mais la fillette, à cause de son très jeune âge, n'avait pu apprécier ces qualités chez sa mère.

Par la suite, Tinamer découvre chez Etna différents comportements qui lui plaisent. Elle se rend compte aussi que sa mère s'intéresse à ses activités nouvelles :

C'était pour elle une obligation [aller à l'école] à laquelle tout le monde devait se soumettre, bon gré, mal gré. Elle m'encourageait à le faire de bon gré, voire avec plaisir. (p. 103)

Une telle attitude lui semble bienfaisante et satisfaisante. Nous pouvons remarquer ici que c'est le début des apprentissages scolaires qui constitue

l'élément déclencheur d'une communication plus réelle et plus enrichissante entre les deux personnages féminins, mère et fille.

Selon Tinamer, Etna n'est plus la même. Elle « s'épanouissait ». Elle ne lui reproche pas ses retards. Elle semble au contraire comprendre les attitudes de sa fille dues à son nouvel état de vie. Léon aussi, bénéficie de la compréhension d'Etna. Un fait important le prouve : c'est au moment où Tinamer apprend que son père travaille comme tout le monde et n'est pas un voleur. Le père et la fille sont en conflit. Pendant qu'Etna garde son calme et essaie de modérer les intervenants, Tinamer pense :

Etna me dit avec douceur que mon père travaillait trop, qu'il était fatigué et que ça le rendait impatient[...] (p. 115)

Etna essuyait mes larmes, caressait mes cheveux avec beaucoup de douceur, rêveusement. Eut-elle un moment de distraction ? Elle me dit : « Tinamer, oui, tu as raison, oui, d'une certaine façon, tout aurait été plus simple et plus logique s'il avait été voleur. » Elle ajouta : « Malheureusement ce n'est pas le genre de ton père. Il ne croit plus beaucoup en Dieu mais il croit encore un peu, juste assez pour penser que le monde peut être encore sauvé. (p. 115)

Ces passages nous dévoilent le rôle de la mère dans une situation familiale particulière, mais ils nous apprennent également que la fillette prend conscience aussi de ce rôle et des caractéristiques de la femme qui a pris soin d'elle depuis sa naissance.

En parallèle à la complicité grandissante des deux personnages féminins, se développe une indifférence plutôt étonnante entre Tinamer et son père Léon. Comme nous l'avons énoncé au début du chapitre, la fillette a presque complètement perdu l'admiration qu'elle avait pour son père Léon. La communication est absente sauf dans l'exemple cité plus haut, là où il y a conflit

donc interférence entre les deux. Comme pour la bécasse, le loriot ou l'amélanchier, l'importance du père diminue. Et sa présence même ne représente plus une composante indispensable et agréable dans le quotidien de sa fille. Léon semble plutôt se dresser contre sa fille et même contre sa femme. Tinamer note les propos de son père, à l'occasion de son retard au souper et après que Léon eut appris qu'elle avait dit au Principal que son père était voleur.

Justement, [c'est] que tu es une petite oie, c'est tout. Il ne te reste plus qu'à aller courir dans le quartier Hochelaga [...] Vas-y, ma fille. Vas-y, ta mère Etna ne sera que trop heureuse de t'y conduire [...].
Vous êtes deux emmerdeuses ! Allez-y donc, dans votre cher quartier Hochelaga, allez-y, mais fichez-moi la paix ! (p. 114-115)

Après ce drame, Tinamer conclut :

Tout ce que je comprenais, c'est que j'avais pour père un homme étrange, que j'avais déjà compris et que maintenant je ne comprenais plus. (p. 117)

Ce passage marque effectivement le fossé qui se creuse entre Léon et sa fille. Même si nous prévoyons déjà des explications à cet état de faits, nous devons pour l'instant nous contenter de les constater tout simplement.

Dans les ouvrages consultés, La psychologie de l'enfant² et Six études de psychologie, les deux de Piaget, nous observons que les aspects affectif et social du développement de l'enfant, qui se situent entre 6-7 ans et 11-12 ans,

² Jean Piaget et Bärbel Inhelder, *La psychologie de l'enfant*, Que sais-je ?, pages 90-91-92.

ne sont pas traités séparément et pour cause. Comme le remarque l'éminent psychologue, il est difficile de scinder ces domaines parce qu'ils sont très intimement liés.

Afin de ne pas nous perdre dans l'abondance des données, nous n'en puiserons que quelques-unes pour les besoins de notre exposé.

Selon Piaget, cette étape du développement se caractérise par l'apparition de nouveaux sentiments moraux et surtout par une organisation de la volonté. Parmi ces sentiments moraux, il y a le respect mutuel fondé sur l'estime, la collaboration. Ce n'est pas le respect unilatéral de la période précédente, bien qu'il en soit issu. Il nécessite la réciprocité c'est-à-dire l'expression d'une volonté commune ou d'un accord entre les individus.

De ce respect mutuel découle le sentiment de justice, très fort à cet âge. Celui-ci n'intervient pas uniquement entre les pairs mais aussi dans les relations de l'enfant envers les adultes.

Piaget nous fait observer que la « conscience du juste et de l'injuste apparaît ordinairement aux dépens de l'adulte ». Souvent aussi, ce sentiment modifie les rapports entre l'enfant et ses parents. Une injustice est-elle commise de façon involontaire ou imaginaire, l'enfant se sent immédiatement victime de cette injustice. En conséquence, le respect mutuel s'en trouve affecté.

Il est évident que d'autres sentiments moraux font leur apparition et se développent progressivement. Ils s'articulent peu à peu pour former ce qu'on

appelle l'échelle des valeurs. Et selon Piaget, la volonté, « ce réglage de l'énergie », serait la forme d'équilibre final de cette phase du développement.

Un autre trait important est celui de l'identification de l'enfant au parent de même sexe. Piaget explique très peu ce trait. Il nous réfère bien entendu aux psychanalystes et principalement à Freud.

Dans La psychanalyse³, Lagache relève les grandes lignes des différents stades reconnus par Freud au chapitre de la maturation des pulsions. Ainsi, entre la sixième année et la puberté, c'est la période de latence.

Mais avant cette période de latence, pour que s'accomplissent les choses d'une manière idéale, selon Freud, le complexe d'Oedipe doit être réduit et dépassé. Chez le petit garçon, ce complexe sombre du fait de la menace de castration. En ce qui concerne la petite fille, le phénomène s'accomplit d'une autre manière. Si le point culminant du complexe était de recevoir en cadeau du père un enfant, Freud explique que ce désir est abandonné puisqu'il n'est jamais accompli. Freud ajoute que le complexe d'Oedipe « doit tomber parce que le temps de sa dissolution est venu tout comme les dents de lait tombent quand poussent les dents définitives⁴ ».

Le début de la période dite de « latence » est celle qui correspond généralement au début de la scolarisation de l'enfant. Pendant ce temps, son attachement presque exclusif pour le parent de sexe opposé est détourné. L'enfant oublie en quelque sorte cette étape de sa vie, ce que Freud appelle

³ Daniel Lagache, *La psychanalyse*, Que sais-je ? page 31.

⁴ Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, pages 117 à 122.

« amnésie infantile », faisant ainsi une plus large place à ses apprentissages scolaires ainsi qu'à certaines valeurs morales. Celles-ci rejoignent principalement les sentiments moraux dont Piaget fait mention : respect mutuel, justice, etc.

Nous ne pouvons expliquer ici dans tous les détails la façon dont se déroule cette période de « latence ». Freud remarque cependant que le « surmoi » n'est rien d'autre que l'intériorisation de l'image affective des parents qui devient pour l'enfant la source de concepts de devoirs, de modèles contraignants, de remords et parfois même d'autopunitions. Depuis, un autre psychanalyste, J. M. Baldwin a démontré qu'il ne s'agissait pas simplement d'une imitation de la part de l'enfant. Intérioriser l'image affective des parents est plutôt le fruit d'une longue démarche où l'enfant a l'occasion de vivre des conflits de volonté. Le « moi » des parents devient alors le « moi idéal » ou « surmoi » et donc la conscience morale⁵.

Il est assez étonnant de constater jusqu'à quel point les attitudes de l'héroïne de Ferron se rapprochent de ce que nous disent les théoriciens du développement de l'enfant dans le domaine affectif.

Notre personnage Tinamer vit en effet l'étape de l'identification à sa mère. Une volonté commune s'établit entre les deux, ce qui permet à l'enfant de s'engager dans le processus du modèlement de son échelle de valeurs. Sauf

⁵ Jean Piaget, *La psychologie de l'enfant*, Que sais-je ? pages 96 et 97.

l'altercation mentionnée plus haut, notre personnage, parce qu'elle est à l'école, a moins d'occasions de conflit avec son père. Et lorsqu'elle se trouve à la maison, c'est avec sa mère qu'elle est en contact. Son père devient donc moins important dans son cheminement affectif.

Il faut souligner aussi que la « conscience du juste et de l'injuste », dont parle Piaget, apparaît soudainement lorsque le personnage de Ferron apprend que son père n'est pas un voleur. Tinamer croit qu'il est injuste de lui avoir attribué cette qualité. Et l'histoire, autant que le personnage, nous montre qu'il ne s'agit pas d'une affirmation du père mais plutôt du fruit de l'imagination de la fille. Cette injustice imaginaire a lieu aux dépens de l'adulte, comme le dit Piaget, ici aux dépens de Léon.

Le dernier conflit avec le père coïncide avec la fin de la période précédente du développement affectif, période appelée complexe d'Oedipe. C'est maintenant que le personnage de Ferron entre dans la phase où apparaissent les sentiments moraux et où s'intériorise l'image affective de la mère.

Tout ce que nous avons observé quant aux relations de Tinamer à l'égard d'Etna correspond à la période de « latence » que vit la fillette à cet âge. À cette phase du développement, les contacts avec ses compagnes de classe sont sans heurt de même que le déroulement régulier des journées à l'école, dont on ne sait que fort peu de choses. Nous pouvons conclure que cette partie de L'Amélançhier se caractérise par une certaine stabilité des attitudes et des situations vécues par le personnage central, celui-ci étant engagé dans le

processus d'identification à la mère, résorbant ainsi l'agressivité déjà ressentie à son égard.

Le passage suivant illustre bien le fait que l'héroïne de Ferron accède à une nouvelle phase de son développement :

Et puis il y a eu ma mère Etna, moins glorieuse que lui [son père], plus tenace, qui laissait passer le grain et continuait son chemin, modeste et remplie de bon sens alors qu'il n'était, lui, le plus souvent qu'un grand fou, seul de sa confrérie et de son sexe. À la longue, je cédai au penchant de la nature ; je ne pus pas m'empêcher d'être d'une autre confrérie, d'un autre sexe. (p. 110)

3. Agrandissement du champ social

L'univers immédiat de notre héroïne se transforme et s'agrandit. Les tout premiers personnages de son enfance disparaissent : M. Northrop, M. Pétroni ainsi que la petite Mary Mahon, la fillette aux yeux verts. Il n'en sera plus question.

Tinamer va à l'école. L'histoire ne nous apprend pas grand-chose au sujet de son comportement en classe. Nous apprenons seulement qu'elle réussit bien et qu'on la renseigne sur des sujets déjà abordés par son père :

J'appris de plus en classe que notre bon cardinal avait abandonné son grand palais sur la montagne pour aller en Afrique par esprit de sainteté et qu'il ne rechercherait les lépreux, dans la brousse jusqu'au cou, que pour soigner leur corps et guérir leur âme. Enfin on me dira des choses aimables sur les policiers et même sur les Amerlots. (p. 111)

Cet extrait sous-entend que les premières connaissances sur ces sujets lui paraissent maintenant biaisées. Tinamer semble douter de la véracité des

propos de son père dans ces domaines jadis abordés. Nous reviendrons sur l'aspect du doute, de la vérité et du mensonge.

À l'extérieur de la classe, notre personnage explore son milieu en compagnie de ses amies. Ensemble, elles découvrent le quartier. Comme nous l'avons déjà dit, ses amies ne craignent pas les expéditions. Elles n'ont d'ailleurs jamais entendu parler du « bon et mauvais côté des choses ». Tinamer s'en étonne mais se sent rassurée. Le fleuve St-Laurent avec ses quais, ses grands silos et ses cargos, les maisons avoisinantes, enfin tout le quartier Hochelaga n'est plus le « mauvais côté des choses » et ne semble plus aussi menaçant que le lui avait montré son père. Avec la disparition de ce « mauvais côté des choses », point de « bon côté » non plus. Les amies de Tinamer sont déjà à l'aise dans cet environnement. Elles « circulaient par les rues, seules, sans leurs mères, tout bonnement, le plus souvent en riant ». Tinamer comprend rapidement que le « bon et le mauvais côté des choses » n'existent pas. C'est de l'imagination pure et simple de la part de son père. La réalité extérieure s'avère plus justement complexe à ses yeux d'enfant et moins menaçante qu'elle ne paraissait au regard simpliste de sa petite enfance.

Un autre personnage complète l'univers social élargi de notre héroïne. C'est le Principal de l'école. Un soir où celui-ci reconduit Tinamer à la maison, une conversation s'engage. Notre héroïne explique que si Léon n'est pas au rendez-vous, c'est qu'il a trop de travail à cause du pillage de quelques banques qu'il doit faire ce jour-là. Le Principal trouvant l'idée amusante, éclate de rire. Cette attitude déplaît à Tinamer qui croit à l'authenticité du fait.

Une fois les deux rendus à destination, le Principal relate les propos de la fillette à sa mère. Et c'est à la suite de cet incident que Tinamer prend conscience de l'illusion qu'elle entretenait au sujet de l'emploi de Léon. Double déception : celle d'avoir menti au Principal et l'autre, plus amère encore, d'avoir cru à la malhonnêteté de son père. Tinamer explique à Etna ses perceptions d'enfant :

Non, bien sûr, mais il [son père] m'avait dit tant de mal, tant de mal, sur le mauvais côté des choses... c'était de ce côté-là qu'il partait chaque matin. Alors moi, parce que je l'admirais, parce que je l'aimais beaucoup... Alors j'ai pensé que pour gagner correctement sa vie, la nôtre, il devait être voleur... oui, forcément. (p. 115)

Cette situation nous ramène aux questions reliées au doute, à la vérité et au mensonge. En effet, le doute naît à l'occasion d'apprentissages, apprentissages mis en parallèle avec les propos du père. L'adéquation n'existe pas. Ensuite, elle ment au Principal de l'école. Elle n'en a nullement l'intention. C'est Léon, l'inconscient responsable qui lui parlait du « bon et du mauvais côté des choses » et lui laissait supposer qu'il était voleur. Tout en sortant de ses perceptions et de son imaginaire enfantins, notre héroïne entre en contact, assez brutalement d'ailleurs, avec la réalité et son contraire, le mensonge. Ces réalités nouvelles prennent de l'ampleur étant donné les situations vécues et les personnages en cause. C'est de cette manière que nous constatons une progression du développement social de Tinamer, progression qui s'effectue au profit de la fillette et d'une vision élaguée, plus réaliste, du monde adulte de son entourage.

Dans Six études de psychologie, Piaget parle principalement de l'organisation des valeurs morales, comme caractéristique importante de ce stade du développement de l'enfant. Et les valeurs touchent aussi bien l'aspect affectif que l'aspect social.

Rappelons ici ce qui a déjà été dit à ce sujet, à savoir que les sentiments moraux en élosion à cet âge jouent un rôle prépondérant dans les contacts de l'enfant tant avec ses pairs qu'avec les adultes de son entourage. Les attitudes de ceux-ci contribuant pour leur part à l'essor de ces sentiments ou valeurs morales chez l'enfant, il en résulte un interjeu d'influences propice à leur épanouissement. Une valeur qui émerge principalement des rapports avec les pairs, c'est, selon Piaget, celle du respect mutuel.

Issu du respect unilatéral propre à l'étape précédente, le respect mutuel est commandé par l'amitié fondée sur l'estime et une plus libre collaboration, atténuant l'élément d'autorité. Il mène à de nouvelles formes de sentiments moraux, fort différents de la première obéissance du petit enfant. Le sentiment de la règle est l'un de ces postulats reliant principalement les enfants entre eux, puis l'enfant à l'adulte. Pensons aux jeux collectifs où les enfants s'entendent sur les règles du jeu. C'est, comme le dit Piaget, un contrat implicite ou explicite des joueurs. La tricherie y est défendue au risque de l'exclusion du groupe. Et pour l'enfant de cet âge, il est plus grave de tricher entre amis que de tricher avec les adultes.

À ce stade de structuration des valeurs morales, les obligations et les valeurs mêmes de l'enfant proviennent de la loi ou des consignes, sans égard

aux relations entretenues avec les adultes et peu importe le contexte des intentions. C'est, ce qui s'appelle, selon Piaget, le réalisme moral⁶.

Ce réalisme moral entraîne par ailleurs une responsabilité objective chez l'enfant, c'est-à-dire que celui-ci évalue un acte selon le degré de conformité à la loi et non pas par rapport aux intentions qui supportent l'acte, que ces intentions soient bonnes ou mauvaises. La notion de véracité est acquise par l'enfant avant même qu'il puisse en comprendre la portée sociale. Autrement dit, le mensonge est grave pour l'enfant dans la mesure où ce qui est dit s'éloigne de la réalité objective et non pas en fonction du désir de tromper.

En plus d'amener le sentiment de la règle, le respect mutuel aboutit au sentiment de justice qui, d'après Piaget est nettement plus important que l'obéissance. C'est souvent aux dépens de l'adulte que ce sentiment s'acquiert. « C'est à l'occasion d'une injustice, souvent involontaire et parfois imaginaire, dont l'enfant est victime qu'il commence à dissocier la justice et la soumission⁷. »

Pour clore ce chapitre, nous examinerons les comportements de l'héroïne de L'Amélanchier en regard de ces quelques données de la théorie piagétienne.

Comme nous l'avons déjà signalé, l'héroïne de L'Amélanchier commence à se faire des amies, peu de temps après son entrée à l'école. Le groupe de

⁶ Jean Piaget et Bärbel Inhelder, *La psychologie de l'enfant*, Que sais-je ?, page 99.

⁷ Jean Piaget, *Six études de psychologie*, page 83.

fillettes, auquel se joint Tinamer a l'habitude de circuler dans le quartier et de s'y amuser sans la compagnie de leurs mères. Le samedi, elles jouent sur les trottoirs sans la présence d'adultes. Notre héroïne se conforme aux règles du jeu et aucun incident particulier ne survient au cours de ces activités collectives. Nous pouvons supposer que les fillettes s'aiment et par conséquent, entretiennent ce que Piaget appelle le respect mutuel. Nous remarquons aussi que l'autorité est exclue des activités du groupe, comme le souligne Piaget au chapitre de la socialisation de l'enfant de cet âge.

Par contre, avec les adultes de son entourage, Tinamer vit des situations fort différentes. Rappelons justement le moment où le Principal de l'école la ramène à la maison. Tinamer lui avoue que son père est voleur. Croyant à l'imagination plutôt amusante de la fillette, il éclate de rire. Les notions de véracité et de mensonge sont déjà acquises et l'intention de notre héroïne n'est pas de tromper le Principal. Tinamer croit naïvement que son père est voleur, et elle le dit. C'est peu après qu'Etna lui apprend la portée sociale du mensonge. Etna pleure de rage, prétendant que Tinamer lui a fait honte et que la réputation de la famille des de Portanqueu est compromise.

Notre personnage suit l'ordre des acquisitions de ces valeurs morales. Comme le dit Piaget, la notion de véracité et de mensonge d'abord, et ensuite la portée sociale. Etna fait voir à sa fille les conséquences que peut engendrer le mensonge : honte et réputation ternie. Il va sans dire que notre héroïne n'avait absolument pas pensé à cet aspect au moment de sa déclaration auprès du Principal. La portée sociale du mensonge vient donc ajouter un autre élément dans la structuration des valeurs morales de notre personnage.

Regardons maintenant la nouvelle attitude de Tinamer à l'égard de son père. Les dernières situations vécues incitent Tinamer à rendre son père responsable des conséquences ennuyeuses découlant de ces événements. D'abord, il lui a « menti » parce qu'il n'existe pas de « bon et mauvais côté des choses » et deuxièmement, il l'a induite à croire qu'il était voleur. Notre héroïne a subi les séquelles d'une injustice. Léon lui apparaît dès lors comme un « sacré farceur » et elle lui en veut de s'être moqué d'elle.

Nous retrouvons ici le sentiment de justice en cours de développement et, selon les données piagétiennes, cet apprentissage s'effectue très souvent aux dépens de l'adulte. C'est ce qui arrive effectivement dans L'Amélançier. Les relations entre le père et la fille sont maintenant rompues : « Mon père s'était détourné de moi et moi de lui... » (p. 117)

Cette confrontation entre les comportements enfantins de l'héroïne de Ferron et les théories psychogénétiques de Piaget semble amplement justifier l'hypothèse du roman d'apprentissage. Reste à voir si elle se maintient pour les étapes qui suivront.

CHAPITRE 111

L'adolescence

1. Apprentissages des réalités de la vie

Nous abordons ici une nouvelle étape dans le développement intellectuel de notre héroïne : celle de l'adolescence. Le récit aurait pu nous faire l'étalage de ses différents apprentissages scolaires, mais tel n'est pas le cas. Cependant, l'extrait qui suit nous assure qu'elle fréquente encore l'école :

Etna m'avait dit : Vite Tinamer ou tu seras en retard pour l'école. (p. 135)

Il est permis d'imaginer une adolescente semblable à toutes les adolescentes du monde, qui poursuit ses études avec succès, découvrant aussi des personnes et des événements de la vie propres à retenir son attention. Elle apprend par exemple, avec force détails, les antécédents d'un jeune garçon de quinze ans et demi, jugé arriéré mental et retenu dans un hôpital psychiatrique après avoir été abandonné dans une crèche. Tinamer apprend aussi tout le fonctionnement de ce genre d'institutions.

Ces apprentissages nouveaux, et du reste assez déprimants, fournissent à notre héroïne de multiples occasions de manifester ses capacités

intellectuelles : raisonnement, liens entre le passé, le présent et le futur, explication des choses, établissement de conclusions.

Tinamer sait maintenant que son père occupe un emploi de geôlier à l'institution psychiatrique du Mont-Thabor. Léon de Portanqueu avait caché cette vérité à Tinamer, alors qu'elle était enfant, afin de lui épargner des explications trop pénibles pour une fillette de son âge. Sans compter qu'il n'était pas très honoré de ce poste... comme le témoigne cette réflexion de notre héroïne :

... un emploi qui lui faisait honte et qui aurait été bien plus honteux occupé par un autre, un emploi qui lui tenait à la peau, au cœur, qui le désespérait et dont il ne pouvait plus se passer. Il les [ciel et enfer] avait relancés par pitié, par amour. (p. 118)

Tinamer comprend mieux le désespoir de son père qui doit surveiller des enfants jugés anormaux, tous les jours de l'année. Elle présume que, malgré tout, Léon s'est attaché à ces enfants abandonnés. D'ailleurs, il en parlait souvent principalement lorsqu'il abordait le « bon et le mauvais côté des choses » pour figurer l'opposition entre le bien et le mal et entre le bonheur et le malheur. Les enfants abandonnés, bien sûr, se rangeaient du mauvais côté, donc du malheur de vivre ainsi.

De même Tinamer saisit mieux maintenant ses allégations de jadis au sujet du « bon et du mauvais côté des choses » qui contrebalaçaient parfois les frustrations de son emploi.

Tinamer comprend aussi que, parce qu'elle a grandi et qu'elle s'est éloignée de son père, celui-ci s'attache davantage aux enfants du Mont-Thabor.

Notre adolescente se souvient des propos voilés de Léon au sujet de ces enfants dits anormaux. À l'époque, elle ne comprenait pas le sens de ses paroles. Elle se rappelle très bien que c'est en lui parlant de l'incendie de l'église qu'il avait fait allusion à ces enfants. Il avait comparé son expérience personnelle à celle de Tinamer (son rêve) pour conclure qu'ils avaient tous deux traversé la nuit sans perdre le fil de leur identité. Il avait dit aussi que le monde était partagé entre ceux qui ont une identité comme lui et Tinamer et les autres qui n'ont pas de point de repère pour se guider. Cela signifiait aussi que les enfants abandonnés ne sauront jamais qui ils sont et où ils vont, formant ainsi l'autre partie de la population qui ne pourra jamais vivre normalement.

À cause de cet ensemble de faits, Léon se surnommait parfois « esquire » ; cela ne voulait rien dire pour Tinamer puisqu'elle croyait qu'il était voleur. À l'âge de l'adolescence, elle saisit pourquoi il se qualifiait ainsi. Tinamer explique cette attitude de Léon en raison de son désir d'accéder à un poste mieux « vu » socialement, comme député, conseiller législatif ou sénateur par exemple.

Bien des choses se clarifient dans la tête de notre héroïne. Elle est en mesure aussi d'anticiper l'avenir du jeune garçon aveugle, âgé de quinze ans et demi, appelé Jean-Louis Maurice et que l'on surnommait Coco. Léon s'était lié d'amitié avec lui. Voici ce qu'elle en dit :

D'ailleurs, Coco a été jugé gardable ; il restera dans sa catégorie. Pas question de rattrapage. Le passé présage l'avenir. Enfant sauvage, abandonné à lui-même, il a été, enfant sauvage il restera, élevé dans les institutions supposément spécialisées, aux frais de l'État à dix-huit piastres par jour, comme dans une jungle. (p. 125)

La réflexion de Tinamer nous démontre qu'elle est d'une perspicacité étonnante, compte tenu de son âge. En plus d'établir des liens entre le passé et le présent concernant la triste réalité de l'enfant abandonné, elle entrevoit qu'éventuellement, rien ne changera à son sujet et qu'en conséquence il vivra aux frais de l'État, sans espoir d'en sortir.

L'avenir de Coco est aussi celui de tous les enfants abandonnés du monde. Tinamer déplore cet état de faits. Elle constate que, finalement, pour ces enfants, chacune des journées vécues est complètement perdue et c'est ainsi pour chaque jour de leur vie.

Après le stade des opérations concrètes qu'on peut appeler aussi la « pensée concrète », nous dit Piaget dans Six études de psychologie, c'est le stade des opérations intellectuelles abstraites, nommé aussi « stade de la pensée formelle ». Si l'enfant est capable de construire le réel par la représentation possible d'une action, l'adolescent, lui, se libère du réel pour manipuler des ensembles d'idées abstraites. Évidemment, le passage de l'un à l'autre de ces stades s'effectue de façon progressive et se situe généralement de 11-12 ans à 14-15 ans.

Piaget explique que la pensée de l'adolescent est hypotético-déductive. L'adolescent peut raisonner correctement sur des propositions émises par pure hypothèse. Ce nouveau pouvoir vient du fait de sa nouvelle capacité d'établir une différenciation entre la forme et le contenu. Le sujet peut, indépendamment du contenu réel ou imaginaire de sa pensée, l'élever au niveau de l'abstrait. Grâce à cette élévation de la pensée au second degré, l'adolescent peut réaliser des opérations sur les opérations. Par exemple, il peut établir des rapports entre des ensembles pour ensuite en faire des comparaisons. Piaget cite les symboles mathématiques pour illustrer ce processus. En effet, ils permettent d'accéder à des opérations successives et reliées entre elles.

Nous retrouvons toute cette théorie de Piaget explicitée par un psychologue de chez-nous, Richard Cloutier. En s'appuyant sur un ouvrage de Piaget¹, celui-ci relève les deux structures d'ensemble sur lesquelles repose la pensée formelle : le système combinatoire ou le réseau de la logique des propositions donnant lieu à la capacité de tous les cas possibles d'une situation, et de deuxièmement, le groupe INRC, réseau de quatre opérations, soit l'identité, la négation (ou l'inversion), la réciprocité et la corrélation (ou l'inverse de la réciprocité)².

Le réseau des quatre opérations n'exige pas d'explications particulières ; nous nous attarderons plutôt à la première structure d'ensemble : le système combinatoire.

¹ Jean Piaget et Bärbel Inhelder, *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, page 122.

² Richard Cloutier, *Psychologie de l'adolescence*, pages 88 et 90.

D'une manière assez commode, l'éminent professeur résume les quatre caractéristiques du raisonnement formel de l'adolescent. Le raisonnement formel implique d'abord la capacité de passer du réel au possible. Cette capacité permet d'envisager toutes les possibilités qu'une situation peut offrir en combinant mentalement les différentes relations possibles. C'est la propriété la plus importante de la pensée formelle, selon l'auteur, puisque toutes les autres en découlent.

La deuxième caractéristique est la pensée propositionnelle. Cela signifie que le raisonnement formel n'est plus limité aux contenus perceptifs mais il porte sur l'abstrait, comme des propositions et des idées et il peut effectuer sur elles des transformations.

La troisième caractéristique de la pensée formelle est hypothético-déductive. Elle est celle qui permet à l'adolescent de générer des hypothèses, de les tester, pour ensuite en tirer des conclusions.

La dernière caractéristique de la pensée formelle permet une analyse combinatoire des situations. L'adolescent, placé devant une situation, devient capable de poser des hypothèses sur toutes les combinaisons d'événements possibles, sans en oublier. C'est une combinatoire de toutes les possibilités.

Pour compléter ce bref exposé, revenons à Piaget. Celui-ci considère importante cette étape du développement mental de l'adolescent. En effet, les nouveaux pouvoirs de la pensée de l'adolescent lui fournissent l'occasion de construire des théories et peut-être de choisir une carrière en fonction de ses besoins de réformation sociale et affective. De plus, c'est la phase de

l'élaboration finale de sa personnalité et le moment où s'effectue son insertion affective et intellectuelle dans la société des adultes.

En revenant à notre héroïne, rappelons-nous qu'à l'étape précédente, nous avions relevé ses premières tentatives de lier deux affirmations et d'établir quelque mince relation entre deux faits. C'était l'étape de la pensée concrète.

Tinamer a grandi. Ses connaissances et ses nombreuses expériences l'amènent progressivement à franchir une autre phase importante dans son développement cognitif.

À la lumière de la pensée piagétienne et des résumés pratiques que nous en offre le professeur Cloutier, essayons de voir si les réflexions de Tinamer, adolescente, sont conformes aux données expérimentales de la psychogénèse.

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, Tinamer apprend beaucoup de choses au sujet de Jean-Louis Maurice, jeune garçon de son âge ; elle apprend également plusieurs informations sur son milieu de vie. D'abord, Jean-Louis, appelé aussi Coco est né de parents inconnus « et de parents incestueux », ajoute-t-on à son dossier. Il vit dans une institution psychiatrique et ce lieu possède un mode de fonctionnement particulier exigeant une grande variété de personnel spécialisé placé en hiérarchie. Ce genre d'institutions accueille les enfants sans famille et elles sont dites chrétiennes. Durant les années vingt, le taux de mortalité dans ces institutions s'établissait à 80 %, contre 10 % dans les familles.

Voici maintenant comment Tinamer devenue adolescente « combine mentalement les différentes relations possibles » entre tous ces éléments, d'après l'expression de Cloutier. Nous reprenons ici en résumé les propos de Tinamer pour démontrer les liens et les relations qu'elle fait entre les différentes considérations.

Notre adolescente se dit d'abord que Coco est l'un de ces cas d'enfants abandonnés et jugés arriérés mentaux. Elle extrapole en disant que d'autres comme lui sont entassés dans les orphelinats, ces maisons d'anormaux de toutes espèces. D'après ce qu'elle a elle-même observé, elle suppose que ces établissements accordent plus d'importance au personnel qui gère ces endroits et qui juge les cas d'enfants, qu'aux enfants abandonnés qui y vivent. Elle pose comme hypothèse que les administrateurs et les spécialistes de tous genres évitent à tout prix d'éduquer ces jeunes normalement, par crainte d'une inévitable remise en question de leur raison d'être et aussi, par crainte des implications et des exigences que l'éducation normale des enfants entraîne. En conséquence, pense notre héroïne, ces gens glissent dans la facilité en considérant tous les enfants comme étant des arriérés mentaux. Tinamer croit aussi qu'il est bien possible que ces institutions cachent un véritable problème social : celui des enfants abandonnés et illégitimes. Et si ces institutions sont chrétiennes, comment alors expliquer le taux très élevé de mortalité ?

La cohérence de son raisonnement émane de la connaissance qu'elle a de Coco. Celui-ci n'est pas un « arriéré mental » comme le cataloguent les psychologues et autres spécialistes, mais un enfant aveugle privé d'abord d'affection et ensuite, privé d'éducation particulière. Laissé à lui-même, Coco

n'a pas réalisé les apprentissages dont il aurait pu bénéficier. La pensée adolescente de Tinamer compare instinctivement la situation d'un jeune de son âge avec sa propre situation, voyant en la famille, l'élément essentiel du développement normal des enfants. Aussi, a-t-elle la perspicacité de s'interroger quant à la valeur des interventions qui s'effectuent dans les institutions psychiatriques.

Tinamer passe du réel à l'abstrait. Un autre exemple nous permettra ici de vérifier sa capacité d'aller au-delà d'une simple pensée concrète.

Léon de Portanqueu parlait souvent du « bon et du mauvais côté des choses ». Aujourd'hui, Tinamer comprend mieux le sens de cette expression. Elle sait aussi qu'il est plus ou moins heureux d'occuper un poste de geôlier. Léon est probablement déprimé parfois de côtoyer des tas d'enfants délaissés. Il cherche à comprendre cet état de choses en abordant la question, mais à sa manière. Lorsque Tinamer n'est plus là pour l'écouter, Léon poursuit l'application de sa théorie du « bon et mauvais côté des choses » auprès de Coco, en lui faisant part de deux clés : la clé du paradis et celle de l'enfer. La symbolique des clés est expliquée de la façon suivante :

Même s'il les connaissait déjà, il les étudiait chaque fois, longuement, la première avec bonheur car c'était la grande clé d'or du Paradis, l'autre avec une certaine répugnance mais avec plus de curiosité car c'était la clé rouillée de l'enfer dans les profondeurs de la terre, du lieu maudit par excellence, mille fois plus noir que le Mont-Thabor qui pourtant restait sombre et n'était guère béni. (p. 119)

Nous pouvons aussi relever un passage où l'héroïne de Ferron manifeste sa pensée hypothético-déductive, quant à l'avenir de Coco :

Pas question de rattrapage. Le passé présage l'avenir. (p. 125)

Elle continue son raisonnement :

Quand il aura ses dix-huit ans, on le retournera du Mont-Thabor à Saint-Jean-de-Dieu où le petit train n'a pas cessé de rouler, destination nowhere, pour qu'il ne dévie pas de son destin, interné à perpétuité dès sa naissance par le décret des dieux, secret qui a été entériné par qui de droit selon les prescriptions de la loi, rien à redire, tout est régulier... (p. 125-126)

À noter la sombre ironie qui teinte la cinglante justesse de ce dernier pronostic. Les exemples indiquent bien comment le cheminement intellectuel de l'héroïne de L'Amélanchier coïncide avec les données de Piaget, elles-mêmes fondées sur l'observation contrôlée de la réalité vécue.

Nous en sommes à vérifier si des progrès analogues se produisent aussi dans l'ordre affectif.

2. L'aspect affectif se transforme

Maintenant que Tinamer passe à la période de l'adolescence, voyons comment ses attitudes envers ses parents se modifient.

Regardons d'abord ce passage, au tout début du onzième chapitre, alors que Tinamer parle de son père :

Mon père s'était détourné de moi et moi de lui, du moins transitoirement, en apparence : il fallait passer par là sans doute, aller chacun de son côté jusqu'au détour qui nous remettrait de nouveau face à face, dans une autre amitié. (p. 117)

La distance entre les deux semble acceptée volontairement. D'une part, la fille ne voit plus, pour l'instant, la pertinence d'un père constamment présent dans sa vie, et d'autre part, nous supposons que le père comprend que cette nouvelle situation fait partie du développement affectif de sa fille. Pourtant, Tinamer prévoit que plus tard, peut-être sera-t-il possible d'établir avec Léon de nouvelles relations. Elle ne coupe pas complètement les liens.

Elle se remémore le temps où elle était certaine que Léon était voleur. Elle revoit son accoutrement de fin de semaine : son burnous, sa vieille robe de chambre, sa relique du massacre de Lachine. Elle se rappelle aussi, nous l'avons déjà mentionné, sa narration de l'incendie de l'église paroissiale. À ce moment-là, elle n'avait pas remarqué qu'il avait fait allusion aux enfants abandonnés comme Coco. Avec le temps, Léon, qui avait pris en pitié ces enfants, s'y était attaché d'une certaine façon. En l'absence de Tinamer, son attachement est plus évident et Tinamer le sent :

Il [Coco] m'avait remplacée dans l'attention de mon père... (p. 120)

Cette situation semble toutefois faire partie de l'ordre des choses. Quoi qu'il en soit, son père est une personne comme toutes les autres. Elle se dit en le voyant :

Voici Léon de Portanqueu, esquire habillé comme tout le monde, comme un n'importe qui, un n'importe quoi... (p. 117)

Et quand Léon incite sa fille à reconnaître l'ennui de ce titre d'Esquire hérité du grand-père, devenu un « long poil qui [lui] pend au bout du nez, [...] tu

en sais quelque chose, ma pauvre Tinamer ». Elle se dit en silence et avec humeur : « J'en sais qu'il m'ennuie, cet esquire, avec poil ou sans poil. » (p. 135)

Ces réflexions de l'adolescente Tinamer, dégagée de l'Oedipe, indiquent bien qu'elle a su prendre les bonnes distances à l'égard de son père.

Quant à sa mère, notre héroïne en fait peu mention en cette période de sa vie. Une seule fois, elle croit entendre sa voix. Plus tard, alors que Léon lui avoue désirer se retrouver dans le comté de Maskinongé, Etna se jette dans ses bras, lui disant de ne pas faire ça. Tinamer n'apprécie pas du tout l'attitude de sa mère. Elle pense :

... la voilà dans les bras de son Léon comme la dernière des dernières. (p. 135)

L'adolescente n'aime pas cette réaction de sa mère qui, à la manière d'un enfant, use d'une stratégie visant à voir Léon changer d'idée. Elle s'offusque de constater la trop grande dépendance de sa mère : une adulte ne devrait pas se livrer à de tels enfantillages. En plus, le couple Etna-Léon l'agace, tout compte fait :

Ils abusent ces parents ! Voilà ce que je pensais, pas tellement intéressant à savoir ce qu'ils pensaient, pourquoi ils s'énervaient, se broutaient les oreilles, pauvres grandes bêtes ridicules. (p.135)

Ailleurs qu'à la maison, le seul centre d'intérêt de notre héroïne est la vie des enfants abandonnés, notamment celle de Coco. La découverte de ce nouvel univers l'impressionne et l'angoisse. Il est pénible pour une toute jeune

fille d'être soudainement mise en face d'une telle monstruosité de la vie. Les enfants comme Coco sont des victimes innocentes à la merci d'un système déshumanisé.

Cet état de choses la bouleverse pour deux raisons : c'est d'abord que Coco est un jeune de son âge; puis, qu'elle était jusqu'alors certaine que tous les enfants du monde grandissaient comme elle, dans une famille, où père et mère étaient présents, physiquement et psychologiquement.

Parallèlement à l'apparition des opérations formelles, note Piaget, deux traits caractérisent l'adolescent dans le domaine affectif : la conquête de sa personnalité et son insertion dans la société adulte. Notons que ce dernier trait sera abordé ici puisqu'il a un impact direct sur le développement affectif de l'adolescent.

Comme ses contemporains, Piaget distingue le « moi » de la personnalité. « Le « moi » est une donnée, sinon immédiate, du moins relativement primitive : il est comme le centre de l'activité propre et se caractérise précisément par son égocentrisme, inconscient ou conscient. La personnalité résulte, au contraire, de la soumission du moi à une discipline quelconque³. » L'exemple qu'il donne pour nous faire saisir la différence est celui-ci : quelqu'un peut avoir une forte personnalité, non pas parce qu'il ramène tout à son égoïsme, mais plutôt en

3 Jean Piaget, *Six études de psychologie*, page 94.

incarnant un idéal ou en défendant avec vigueur une cause à laquelle il croit vraiment.

Selon Piaget, le moi s'intègre dès la fin de l'enfance, à un système autonome de règles, de valeurs et d'affirmation de la volonté. La personnalité, pour sa part, existe effectivement à partir du moment où il y a un « programme de vie ».

Aussi, à cette période, l'adolescent se pose en égal de ses aînés mais il se sent distinct d'eux. Découvrant peu à peu leurs imperfections réelles, il a le goût de les dépasser et aussi de les étonner en transformant le monde. Il construit des systèmes et des théories propres à reconstruire le monde sous un aspect ou sous un autre.

Les projets de l'adolescent sont parfois remplis de sentiments généreux et altruistes. Très souvent, il vacille entre un dévouement à l'humanité et un égoïsme aigu. L'auteur de Six études de psychologie nomme « messianisme » le fait que l'adolescent s'attribue un rôle important dans le salut de l'humanité.

Pourtant, pour s'insérer dans le monde adulte, l'adolescent s'imagine généralement un plan de vie qui s'attache davantage aux personnes et ce sont de fait les sentiments interindividuels qui seront plus importants dans le futur, plutôt que les sentiments généraux.

Aussi, l'adolescent parle peu de ses productions personnelles ; il se contente de les ruminer. Il médite sans cesse en fonction de la société qui l'intéresse, surtout celle qu'il veut réformer. Il a tendance à condamner la

société telle qu'elle est, à s'en désintéresser ou la mépriser. Il veut combattre le monde réel et se pose en réformateur. Ce n'est que lorsqu'il deviendra réalisateur et non plus réformateur que cette étape prendra fin.

C'est aussi à ce stade du développement que l'adolescent découvre l'amour. L'objet de cet amour, comme le dit Piaget, constitue tout un idéal qui l'amène tantôt à des coups de foudre, tantôt à des déceptions.

Pour Freud, après les étapes de l'Oedipe et la suivante, la période de « latence », suit une autre phase extrêmement importante dans la vie humaine, c'est la phase de la structuration de la personnalité.

Cette étape comporte le développement des trois « instances » ou dimensions de la personnalité, déjà amorcé d'ailleurs : le « ça », le « moi » et le « surmoi ». Essayons de les définir brièvement⁴.

Selon le fondateur de la psychanalyse, le « ça » se définit comme l'impersonnel, l'involontaire, l'inconscient naturel. C'est, pour ainsi dire, la partie la plus profonde de l'individu. Tout en étant soustrait au principe de réalité, le « ça » comporte les pulsions innées, agressives et sexuelles de l'individu et ces pulsions ou forces sous-tendent et orientent la vie humaine.

Le « moi » est, à l'opposé du « ça », une instance consciente et soumise au principe de réalité. C'est la personne propre, de dire Freud. Il se manifeste par la défense de la personne et son ajustement à son entourage. Il trouve des

⁴ Daniel Lagache, *La psychanalyse*, Que sais-je, pages 36 et 37.

solutions aux conflits avec la réalité, dirige et contrôle l'adaptation du sujet à son milieu. Il guide aussi les tensions qui motivent l'individu ainsi que la réalisation de ses possibilités.

Le « surmoi » est la modification du « moi » réalisée par les forces répressives rencontrées au cours de son développement. C'est l'idéal du « moi » correspondant à ce que l'individu doit être. Il est défini comme l'héritier du complexe ; il se constitue par « intérieurisation des exigences et des interdits parentaux ». Le terme « surmoi » met en évidence que la fonction critique ainsi désignée, constitue une instance qui s'est séparée du « moi » et paraît dominer celui-ci⁵. Le dictionnaire de la psychanalyse dit que le « surmoi » est l'équivalent de la « conscience morale qui juge, censure et interdit⁶ ».

Nous sommes conscients ici d'avoir résumé de façon très succincte les données piagétiennes et freudiennes, pour cette étape du développement affectif qui nous préoccupe présentement. Nous croyons tout de même que ces données psychogénétiques nous suffiront pour évaluer la pertinence des comportements de l'héroïne ferronienne.

Nous avons exposé plus haut les nouvelles attitudes et pensées de notre héroïne envers ses parents. Tinamer, entre autres, remarque que son père est un homme bien ordinaire, « un n'importe qui ». Il n'est plus le héros de son enfance. Ce relent de suspicion est un indice de transition entre la naïveté de

⁵ Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, page 471.

⁶ Pierre Fedida Larousse, *Dictionnaire de la psychanalyse*, page 241.

l'enfance et le sens critique encore incertain de l'adolescence. Tinamer, tout aussi bien que Léon, est consciente de la nouvelle situation. Tinamer le note :

... il [Léon] m'avait dit Tinamer, c'en est fini de moi, tu auras bientôt seize ans. Je te pardonne de m'avoir chassé du conte qu'ensemble nous avions inventé. (p. 134)

En ce qui concerne sa mère, Tinamer constate qu'elle est trop dépendante de Léon. Nous croyons que cette remarque constitue le premier signe d'un féminisme naissant.

Nous voyons donc que l'adolescente découvre peu à peu les imperfections de ses parents, conformément aux données déjà notées de la pensée piagétienne. Tinamer « se pose maintenant en égale » à ces deux adultes, se permettant de les juger avec une pointe condescendante de sympathie. « Pauvres grandes bêtes ridicules, » se dit-elle.

Nous constatons également que Tinamer réfléchit longuement sur la pénible situation de Jean-Louis Maurice et de tout le fonctionnement interne de l'institut psychiatrique où il se trouve enfermé. Considérant toutes les composantes de ce triste état de faits, et principalement le sort de ce jeune de son âge, notre héroïne perçoit plus ou moins consciemment qu'il y aurait lieu d'enrayer ce genre de situation ou du moins, de la rendre plus humaine. Jean-Louis, surnommé Coco, est finalement victime de parents l'ayant abandonné pour cacher un interdit dans la société : l'enfant illégitime. L'adolescente juge sévèrement la société de ne pas tenir compte de ce phénomène et surtout d'en faire porter l'odieux par l'enfant qui n'a pas demandé à naître. Comme le dit Piaget, l'adolescente condamne la société et la méprise. Tinamer reflète ainsi -

et en bonne partie répète - les propos et opinions de son père Léon concernant le sort peu enviable du jeune Jean-Louis dit Coco, à l'orphelinat du Mont-Thabor :

Tout un système de rites et de lois, avec une double hiérarchie de pontifes, d'archidiacres et de prêtres, de juges, d'avocats et de huissiers, a été mis en place pour l'escamoter, cetinceste matrimonial. Le seul coupable, désigné à la vengeance céleste et à l'opprobre des hommes, est un pauvre enfant, né à la crèche, nanti d'un patronyme tiré au bingo, gardé dans un orphelinat, lieu de l'infanticide rituel, oui, parfaitement, depuis des siècles, et par cet artifice connu et révéré comme une des plus belles institutions chrétiennes... (p. 121)

Cet extrait nous montre bien que Tinamer découvre ainsi les imperfections réelles de la société. Elle ne peut contenir son indignation et son mépris, à la vue de tant de catégories de gens impliqués dans la cause des enfants abandonnés. Tous ces gens concourent à rendre précaire et dégradante la situation de Coco et de ses semblables. Elle est révoltée de lire le dossier de Coco, qui le catalogue fort arbitrairement et fort injustement. Chaque spécialiste y inscrit des observations qu'il n'a pas eu le professionnalisme de vérifier. Après avoir approché l'enfant elle-même, elle observe que « c'est un garçon dont l'intelligence normale a été obturée par une double cécité, celle du dossier numéro 1449 et la sienne ». (p.125) En effet, en plus d'avoir été abandonné et de l'être encore dans cet hôpital, Jean-Louis est aveugle. Il ne se développera jamais dans de telles conditions. Le réputé neurologue aurait sans doute mieux fait d'examiner Coco sérieusement, mais il s'est contenté de le déclarer débile mental héréditaire, sans rien savoir de ses parents.

Notre adolescente se veut « réformatrice de la société » pour emprunter l'expression de Piaget. Elle est un genre de « messie » qui sauvera une partie de l'humanité : les enfants abandonnés. Nous verrons d'ailleurs si, en regard de

ses réflexions et de ses aspirations, elle pourra en tirer un « programme de vie ».

Vérifions pour le moment si l'héroïne de L'Amélançier se rattache de quelque manière aux instances psychiques telles qu'expliquées par Freud.

Ce qui de prime abord semble évident, c'est que l'héroïne ferronienne nous dévoile une partie de ses « pulsions innées » : la pulsion agressive. Celle-ci se manifeste par des réflexions méprisantes et accusatrices à l'endroit de tous les différents personnels reliés d'une manière ou d'une autre, au phénomène des enfants abandonnés. Si ces pulsions se doivent d'orienter la vie humaine, d'après ce que dit Freud, nous espérons pouvoir le vérifier dès la prochaine étape du développement de notre héroïne.

En ce qui concerne la structure du « moi » de notre adolescente, nous y voyons un exemple assez intéressant. C'est le fait, pour notre héroïne, d'avoir trouvé une solution, peut-être temporaire, mais réelle, à son conflit avec Léon. Elle « ajuste » en effet son attitude en acceptant de se détourner de lui, comme il le fait lui-même, n'écartant pas la possibilité de s'en approcher à nouveau plus tard, quand l'orage sera passé. C'est là un trait de la personnalité de Tinamer, de son « moi », qui commence à se structurer.

Finalement, le « surmoi » de notre personnage se dessine à son tour. La théorie du « bon et du mauvais côté des choses » est bien ancrée dans son éducation. Le parent tout-puissant qui la lui a inculquée est son père Léon. Elle en constate l'évidence. Elle fait partie du « bon côté des choses » par l'attention et l'affection reçues dans son enfance, alors que Jean-Louis Maurice

représente la situation des enfants abandonnés, privés d'attention et d'affection, se situant forcément du « mauvais côté des choses ». Ajoutons que les émotions qu'éprouve Tinamer nous montrent bien l'existence d'un conflit intérieur : son expérience d'enfant et celle des enfants abandonnés.

Pour conclure, avouons que nos intentions n'étaient pas d'entreprendre une analyse psychologique ou psychanalytique détaillée de notre héroïne, mais plutôt d'explorer en survol des données servant à vérifier notre hypothèse de départ : L'Amélanchier est un roman d'apprentissage.

3. Recherche de sa place dans la société

Nous en arrivons au développement social de notre héroïne, devenue adolescente.

Après la fillette aux yeux verts, M. Northrop et M. Pétroni, personnages de la petite enfance, et après ses amies de l'école reliées à l'étape de la grande enfance, l'environnement de Tinamer s'élargit et se transforme.

Il faudrait peut-être se demander si notre adolescente s'intègre normalement à la société. Difficilement, semble-t-il. Ou plutôt, disons qu'elle s'y intègre mais à sa manière. Tinamer arrive dans un univers tout neuf pour elle. Elle emprunte le rôle du bon observateur, épiant faits et gestes de tous ceux qu'elle a l'occasion de remarquer. Découvrant plusieurs réalités du quotidien de ces gens, l'adolescente vit des émotions intenses, de la sympathie la plus naturelle au mépris le plus absolu.

C'est l'emploi de gardien de Léon qui fournit à Tinamer un nouvel univers social. Elle découvre d'abord la situation de Coco, ce jeune aveugle abandonné, âgé de quinze ans et demi, sans identité véritable et vivant dans une institution où l'on entasse indistinctement les enfants handicapés et les enfants normaux mais sans famille. Comme nous l'avons déjà signalé, tous ces enfants sont considérés comme de simples numéros. Soumis à un horaire routinier dont l'amour et l'éducation sont exclus, ces enfants subissent les conséquences d'un geste qu'ils n'ont pas posé. Ils sont victimes de parents irresponsables et le reste de la société cultive cette irresponsabilité en les tenant à l'écart, enfermés, entassés, accrochés à un dossier rempli de façon à justifier leur internat, perpétuant ainsi leur destin irrévocable. Tinamer voit ce qui est écrit au dossier de Jean-Louis Maurice, surnommé Coco :

Dans son rapport du 21 septembre 1966, le psychologue note que depuis son hospitalisation « aucune évaluation sérieuse n'a été faite du potentiel intellectuel de Jean-Louis Maurice, ni même une observation de son comportement... (p. 123)

Pourtant, Tinamer constate qu'il a fait plusieurs apprentissages, nonobstant son passé : il écoute quand on lui parle, répond adéquatement quand il a bien compris la question, sourit, reconnaît les objets, etc. Elle considère qu'en malgré le fait qu'on ne lui a jamais prodigué amour et attention, il a tout de même appris plusieurs choses. Tinamer a beaucoup de sympathie pour ce jeune garçon et elle déplore qu'il ait à faire face à la fatalité de son destin. Jean-Louis Maurice, comme tous les autres enfants de cette institution est victime d'une double injustice : la première est d'ordre familial, l'autre, social.

Cette première observation amène l'adolescente à douter de tout l'environnement adulte de ces enfants abandonnés. Il serait peut-être pourtant tout naturel et dans l'ordre des choses que toute cette gamme de spécialistes aient une préoccupation commune : les enfants mêmes. Ils devraient au moins leur offrir ce qu'ils n'ont pas eu depuis leur naissance : l'amour, l'attention et bien sûr l'éducation auxquelles a droit tout être humain. Tinamer se dit :

... c'est là [poste de garde] que se tient la mafia des diplômés à s'affairer et à ne rien foutre. (p. 127)

Elle craint que tout ce beau monde, qui a tout de même reçu une formation particulière, abuse du pouvoir procuré par le statut privilégié de spécialistes. Elle remarque :

... même si tout le monde s'est trompé et qu'en-dessous du décret, il y a un fameux bordel, un pêle-mêle où grouillent et gigotent savants spécialistes, noires divinités, parents incestueux, ... (p. 126)

Tinamer reproche finalement à toute la haute hiérarchie sociale de ne pas jouer le rôle qu'elle devrait quant aux enfants délaissés. Elle ne manque pas non plus d'inclure le clergé dans cette hiérarchie complice :

Seulement voilà : tout un système de rites et de lois, avec une double hiérarchie de pontifes, d'archidiacres et de prêtres, de juges, d'avocats et huissiers, a été en place pour l'escamoter, cetinceste matrimonial. (p. 121)

Elle remarque toutefois que le seul personnel de l'institution à porter parfois attention aux enfants, est celui des gens qui y effectuent des tâches non-spécialisées comme les gardiens et les gardiennes. Ces gens semblent posséder un sens plus développé de l'humanisme. Léon en est un exemple.

Simple garde, il est attendu impatiemment chaque matin par Jean-Louis Maurice parce qu'il lui consacre à l'occasion quelques minutes de son temps pour lui parler, l'écouter et lui enseigner le « bon et le mauvais côté des choses ».

Par ailleurs, notre adolescente croit que la médecine, ayant fait quelques progrès, « l'infanticide rituel », comme elle le dit, réussit moins bien. Il y a donc espoir de ce côté-là. C'est peut-être la bouée de sauvetage qui permettra à de nombreux enfants de se libérer d'une situation inhumaine et de s'épanouir naturellement et normalement.

Dans Six études de psychologie⁷, on apprend que si l'adolescent se livre à la réflexion libre, c'est pour entreprendre son intégration dans la société adulte. Par la suite, il peut bâtir de grands projets altruistes, des plans de réforme et des programmes de vie. Nous avons déjà abordé cet aspect quand nous avons résumé la pensée piagétienne au sujet du développement affectif de l'adolescent. Et comme nous l'avons déjà remarqué, Piaget traite simultanément les aspects affectif et social, alléguant qu'ils sont très intimement liés.

Piaget dit aussi que c'est grâce à la transformation de sa pensée que l'adolescent est capable de débuter dans l'élaboration de théories ou de grands projets pour réformer le monde. Il peut ainsi, grâce à l'évolution de son potentiel cognitif, s'adapter tout simplement au monde réel. L'adolescent critique aussi

⁷ Jean Piaget, *Six études de psychologie*, pages 93 à 101.

les solutions que les adultes apportent à leurs différents problèmes. C'est là une des façons de se poser en égal envers eux et ainsi, de tendre vers une autonomie. Plus l'adolescent se rapproche de l'autonomie et plus il renforce son identité personnelle.

Enfin, Piaget dit que ces deux dernières, autonomie et identité personnelle, sont des facilitateurs de l'intégration sociale de l'adolescent. Et, ce qui assignera par la suite une valeur à ses activités et en réglera l'énergie, sera vraisemblablement l'affectivité.

Par ailleurs, si nous examinons ce qu'explique Cloutier dans Psychologie de l'adolescence, nous pouvons relever d'autres pistes intéressantes sur la question. Cloutier dit que « l'adolescent est placé dans cette situation où il doit d'une part satisfaire ses propres besoins sociaux (anciens ou nouveaux), et d'autre part satisfaire des attentes sociales nouvelles plus exigeantes que jamais⁸ ».

L'adolescent doit, à cet effet, accomplir une série de « tâches développementales », telles qu'accéder à l'indépendance émotionnelle face aux parents et aux autres adultes, développer un comportement social responsable, acquérir un système de valeurs et d'éthique guidant son comportement.

Il explique aussi que les étapes antérieures à celle de l'adolescence influencent grandement la façon dont l'adolescent va s'intégrer à la société, cette étape influençant à son tour, sa vie à l'âge adulte. Il va sans dire que la

⁸ Richard Cloutier, *Psychologie de l'adolescence*, page 180.

cellule familiale constitue le principal agent de socialisation, puisque c'est au sein même de la famille que s'établissent les premières relations interindividuelles.

Ainsi, deux sous-étapes caractérisent cette période. Lors de la première, l'adolescent attribue une grande importance à sa famille ; à la deuxième, on remarque une diminution effective de cette importance. Puis, graduellement, les amis du même sexe ou de sexe opposé en viennent à prévaloir parmi les personnes les plus significatives pour l'adolescent.

Cloutier aborde aussi la question des valeurs qui, prend une énorme importance à cette étape du développement. Reprenons ici, telle quelle, sa définition d'une valeur : « Une valeur est essentiellement personnelle. Elle peut découler d'une structure abstraite impliquant un concept général comme la liberté, la justice, etc. Une valeur implique une croyance qu'une façon d'agir ou d'être est préférable à une autre⁹ ». C'est au cours de l'adolescence que s'établit le système de valeurs et ce, d'après la conjoncture des demandes de son milieu et de celles du monde extérieur de sa personne.

Cloutier classe les valeurs en deux catégories : les terminales et les comportementales. Les premières constituent un but à atteindre, d'après l'idéal du moi, par exemple la sagesse, le bonheur, etc., et les secondes se manifestent dans les manières d'être et d'agir de l'individu, par exemple être honnête, être propre, être poli, etc. Selon des études réalisées, les valeurs sont à peu près les mêmes chez les adolescents, quel que soit le pays. Cloutier

⁹ Richard Cloutier, *Psychologie de l'adolescence*, page 180.

retient quatre premières valeurs terminales : la liberté, le bonheur, l'amour mature et le respect de soi, et quatre premières valeurs comportementales : être honnête, être responsable, être affectueux et avoir l'esprit ouvert¹⁰.

Ces quelques données plus récentes, loin de contredire la pensée piagétienne la confirment et la complètent, contribuant ainsi à l'évolution normale et nécessaire de la psychologie.

Nous utiliserons donc les données de l'un et de l'autre afin de voir comment l'héroïne de Ferron progresse dans son cheminement social.

Dans un premier temps, nous observons que l'héroïne de L'Amélançhier livre quelques indices de sa progression vers l'autonomie et vers son identité personnelle. En effet, dans cette partie de l'oeuvre, il est très peu question de Léon et de sa mère Etna. Elle s'en détache graduellement. Tinamer se livre maintenant à la médiation libre, comme c'est souvent le cas, à cette étape de l'existence. Elle constate elle-même la situation désespérante des enfants abandonnés. Tinamer voit également le jeu des adultes dans toute la problématique de leur situation. Sans intervention de Léon son père qui, pourtant, travaille dans cet établissement, l'adolescente s'applique à observer et juger par elle-même de son fonctionnement, ce qui marque bien son accès à l'autonomie.

¹⁰ Richard Cloutier, *Psychologie de l'adolescence*, pages 194 et 195.

En outre, notre héroïne examine à son tour Jean-Louis Maurice et porte un verdict personnel sur son état général. Selon elle, ce verdict se rapproche beaucoup plus de la réalité que ce qu'en disent les spécialistes jusqu'à maintenant. Ce faisant, elle se situe par rapport à Coco, contribuant ainsi à la prise de conscience de sa propre identité. L'absence de l'identité dans le cas de Jean-Louis Maurice sert à la définition de la sienne. Bien sûr, un écart considérable sépare les deux adolescents. Les origines confuses de Coco, son grand manque d'expériences et d'apprentissages n'ont pas de commune mesure avec le passé et l'actuelle situation de l'adolescente et celle-ci en est consciente.

Devant un tel état de faits, des émotions contraires se bousculent à « l'intérieur » de notre héroïne. Tout en éprouvant une vive compassion pour Coco, elle bout d'animosité envers tous ceux qui ont conduit Coco dans cette position inhumaine et l'y maintiennent. Cet exemple nous montre bien que Tinamer est en bonne voie d'atteindre cette « indépendance émotionnelle » dont nous parle Richard Cloutier.

Nous remarquons d'autre part que le système de valeurs qui doit se constituer à cette étape de l'existence se dessine de façon très précise chez l'adolescente de Ferron. Cette « tâche comportementale », d'après l'expression de Cloutier, se manifeste lorsque Tinamer constate l'irresponsabilité des spécialistes par rapport au travail qui leur est assigné. Alors qu'ils devraient apporter un support extrêmement important aux différents aspects du développement des enfants comme Coco, non seulement ils ne « foutent rien », selon Tinamer, mais ils écrivent n'importe quoi au dossier. Ces gens n'ont aucun sens des responsabilités, pas plus d'ailleurs que la moindre inclination

humanitaire. En revanche, elle examine, par réflexion personnelle, les éléments positifs qu'il faudrait écrire au dossier de Coco afin de lui rendre justice.

Le cheminement intérieur de Tinamer l'amène à accorder beaucoup d'importance à cette valeur qu'est le sens des responsabilités. Elle remarque l'inexistence de cette valeur chez les adultes dits « spécialistes » du Mont-Thabor. La même irresponsabilité s'étend d'ailleurs à d'autres paliers de la société. Les avocats, les juges, les prêtres, etc. sont pour elle d'autres catégories de personnes qui semblent ignorer la situation des enfants abandonnés. L'honnêteté et le sens des responsabilités leur manquent. Ces deux valeurs dites « comportementales » font partie de celles identifiées par l'auteur de la Psychologie de l'adolescence.

Et dans toute cette affaire, la victime c'est l'enfant. Il paie la note d'une injustice flagrante. « Le passé présage de l'avenir » se dit Tinamer. Donc, point de liberté éventuelle pour ces enfants, parce qu'ils ne pourront jamais s'épanouir normalement et accéder au bonheur, aspiration légitime de tout être humain. Ici encore, nous pouvons retrouver des valeurs dites « terminales » dans l'étude de Cloutier : la liberté et le bonheur.

Ces données nous permettent de réaliser que le personnage central de L'Amélanchier a effectivement évolué depuis l'étape précédente. Ce qui confirme assez bien les voies de l'apprentissage sur lesquelles nous nous sommes engagés. Dans les dimensions cognitive et affective de sa personnalité, de même que dans le champ de la socialisation, il ne fait pas de doute que l'adolescente Tinamer a franchi les frontières pour s'acheminer sur les sentiers - devenus visibles - de la maturité.

CHAPITRE IV

L'amorce de la maturité

1. Les études spécialisées

Tinamer a maintenant vingt ans. Elle entreprend des études en psychopédagogie, se destinant sans doute à l'enseignement. Son développement s'est donc poursuivi de façon progressive. Elle acquiert de nouvelles connaissances. Elle doit, comme personne désirant réussir un tel projet, se conformer aux exigences demandées. Elle semble réaliser son travail d'étudiante avec grand intérêt et avec tout le sérieux nécessaire. Voici ce qu'elle en dit :

Me voici seule dans ma chambre, la plume à la main, assise à une table encombrée des pages que j'ai écrites et des livres dont je me suis inspirée... (p. 141)

Parmi les livres lus, certains sont des contes. Elle réfléchit alors sur le dénouement des contes qui est toujours heureux. Selon Tinamer, cette fin heureuse tient du merveilleux, caractéristique du conte. Pour sa part, la science peut à son tour récupérer ce merveilleux à cause des découvertes réalisées par les chercheurs. Elle dit :

Le merveilleux passa des contes à la science. (p. 142)

Un exemple de ce « merveilleux » dans la science : l'on a découvert, après maintes observations que l'animal et l'homme dit primitif étaient tous deux doués d'un instinct infaillible de retour domo-centrique¹. Tinamer doute que cette hypothèse ait été vérifiée de façon rigoureuse. Cette découverte, plus ou moins sûre, amène notre héroïne à poser une objection :

L'orientation domo-centrique, si merveilleuse soit-elle, ne garantit pas durant le voyage, durant la vie, la pérennité du point de retour, qui reste dans le temps, sujet à transformation, sinon à déplacement... (p.142)

La science peut donc émettre des hypothèses, les vérifier de manière plus ou moins rigoureuse, elle peut quand même faire fausse route. Il y a presque toujours des cas d'exception et beaucoup plus fréquemment que l'on croit. En ce qui concerne par exemple l'éducation de base de l'enfant, même si elle est la meilleure qui soit, rien ne donne l'assurance d'une destinée heureuse. Les expériences de la vie, l'environnement et l'être humain lui-même, peuvent faire dévier cette destinée de la trajectoire parfaite esquissée au départ.

Cet exemple, relié à la fois à la zoologie et à la psychologie, nous montre, qu'à partir de connaissances spécifiques, notre héroïne est capable de se former un point de vue personnel, développant ainsi son sens critique.

Un autre exemple, dans le domaine de la psychanalyse, cette fois :

... au niveau des conditionnements, lors de l'apprentissage des automatismes, la mémoire et la réflexion seraient superflues, sinon nuisibles. Freud a dû se tromper en faisant d'une amnésie nécessaire un refoulement ; il le tirait d'ailleurs de son système, non de l'observation... (p. 145)

¹ S'applique à une orientation régie par la position de l'habitation : nid, ruche, fourmillière, terrier, etc. (*Dictionnaire encyclopédique*, Quillet - Grolier, volume numéro 5)

Encore là, la science veut parfois avancer trop rapidement ; elle arrive alors à des conclusions un peu hâtives. Il faut donc user de discernement à son égard, c'est plus prudent. Cela n'empêche pas cependant de l'accueillir et de la découvrir avec confiance. Mais, il faut la regarder avec toute l'objectivité possible de celui qui s'y intéresse sérieusement.

En dehors des apprentissages reliés à ses études spécialisées, Tinamer commence à se faire une idée personnelle du « pays ». Inspirée d'un livre que son père Léon aimait bien, notre personnage réfléchit à ce sujet :

Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance ; une longue peine antérieure y reprend souffle, l'effort collectif s'y regroupe dans un frêle individu ; il est l'âge d'or abîmé qui porte tous les autres, dont l'oubli hante la mémoire et la façonne de l'intérieur de sorte que par la suite, sans qu'on ait à se le rappeler, on se souvient par cet âge oublié. (p. 143)

Cette conception plutôt philosophique du « pays » nous révèle que Tinamer est parvenue à une pensée qui lui est propre, mature et autonome.

Sur le plan intellectuel, l'étape qui correspond au tout début de la maturité se situe environ de 16-17 à 20 ans. C'est selon Piaget, la fin de la période de l'adolescence.

L'auteur de Six études de psychologie² nous dit en premier lieu que si les inquiétudes et les extravagances sont souvent l'apanage de cette période du développement qu'est l'adolescence, il ne faut pas les craindre outre mesure parce qu'elles s'atténuent lorsque le jeune adulte s'intègre au monde du travail ou entreprend des études spécialisées. L'une ou l'autre de ces possibilités permet de retrouver l'équilibre qu'il semblait avoir perdu précédemment. Piaget explique que l'équilibre peut prendre différentes formes mais avant tout, il doit réunir l'intelligence et l'affectivité du sujet. C'est, semble-t-il, cette marche vers l'équilibre qui constitue la tendance la plus profonde de toute activité humaine.

On assiste donc à une appropriation plus juste du réel par le jeune adulte qui abandonne les grandes théories sur la restructuration du monde, son rôle de réformateur et de « messie » suscité lors de ses rêveries personnelles ou collectives. Autrement dit, il s'engage dans des situations concrètes et bien définies. Ses activités ont une perspective réelle et font partie intégrante du monde réel. Il n'est plus « penseur » mais « actant ». Sa pensée formelle, acquise à l'étape de l'adolescence n'est pas freinée pour autant. Au contraire, plusieurs transformations de structure auront lieu de sorte que l'appareil conceptuel ne cessera de construire de nouvelles connaissances et ce, toute sa vie durant.

Dans la Psychologie de l'adolescence, Richard Cloutier nous fait part d'une caractéristique intéressante au chapitre des stades du développement moral, tels qu'établis par Kohlberg³. Celui-ci nomme « postconventionnel » le

² Jean Piaget, *Six études de psychologie*, pages 98, 99 et 100.

³ L. Kohlberg, *The development of Modes of Moral Thinking and Choice in the Years Ten to Sixteen*.

stade qui se situe à 18-20 ans et plus. « À ce niveau, affirme-t-il, il y a un effort notoire pour définir des valeurs et des principes valides, sans que cette validité dépende ni de l'autorité des personnes physiques ou morales qui peuvent les soutenir, ni du degré d'implication de l'individu avec ces personnes. » (p.115)

Cela signifie, hors de tout doute, que le jeune adulte n'a pas besoin de l'assentiment d'autres personnes pour étayer ses valeurs et ses principes. Il peut donc posséder son propre point de vue par rapport à tous les aspects de la vie. Il établit sa propre échelle de valeurs et ses idées sont dégagées de toute emprise. Évidemment, cette nouvelle propriété peut se manifester selon diverses variantes et bien sûr, de façon très nuancée chez chaque sujet. L'âge n'est pas non plus un critère absolu en la matière.

Pour terminer, relevons la définition que nous fournit Mucchielli⁴ au sujet de la maturité : état d'achèvement d'une fonction ou d'un être, dont le développement a pu être conduit jusqu'à sa phase terminale... On parle, en psychologie, de maturité émotionnelle (contrôle de ses émotions, disponibilité d'un clavier varié d'émotions par opposition à l'enfance où les émotions sont indifférenciées, passent facilement dans le comportement et ne prennent pas en considération les obligations sociales de la conduite), de maturité intellectuelle (libre disponibilité des moyens intellectuels et autonomie suffisante par rapport à l'affectivité, ce qui rejoint la précédente description), de maturité affective (stabilisation et régulation des sentiments), de maturité sociale (compréhension et maîtrise de la participation sociale).

⁴ A . et R. Mucchielli, *Lexique de la psychologie*, page 107.

Nous retournons maintenant à notre personnage central de L'Amélanchier pour examiner si quelques rapprochements sont possibles, en regard des caractéristiques ci-dessus relevées.

Les comportements de notre héroïne s'apparentent assez bien à ce que disent Piaget et Cloutier pour cette étape du développement.

Premièrement, Tinamer commence à s'intégrer au monde adulte en raison de ses études en psycho-pédagogie. Elle cesse de rêver et de condamner la société qu'elle avait jugée plutôt négativement au moment de son adolescence. Elle se doit maintenant d'agir et non plus uniquement de penser et de juger.

De plus, comme nous le dit Piaget, et comme cela se passe aussi chez Tinamer, l'appareil conceptuel construit de nouvelles connaissances. Nous le constatons principalement lorsqu'elle fait des considérations quant au conte et à la science, de même qu'au moment où elle réalise que l'animal et l'homme dit primitif peuvent, selon l'orientation domo-centrique, retourner à leur habitation de départ. Elle émet des doutes tant sur l'honnêteté des chercheurs que sur la validité absolue de leur découverte. Elle constate à leur sujet :

Les observateurs mirent beaucoup de bon vouloir pour en vérifier l'hypothèse. Certains se surprisent à tricher. (p. 142)

Elle compare aussi le sérieux de la recherche à une situation puisée dans son enfance et qu'elle considère plutôt anodine aujourd'hui :

La boussole de Monsieur Northrop oscille dans la même direction que l'instinct primitif. Enlevez-la au Wasp, il n'est plus qu'un vieux lapin. Laissez-la-lui, il restera ravi de l'heure, tel le vieux gentleman britannique [le Monsieur Northrop de son enfance]. (p. 142)

De la même manière que dans le domaine de la psychologie, Tinamer découvre d'autres particularités reliées à la psychanalyse, lorsqu'elle se déclare plus ou moins en accord avec ce que dit Freud au sujet du « refoulement ». Il prétend que celui-ci n'est rien d'autre qu'une « amnésie nécessaire » à l'être humain. Tinamer croit pour sa part, qu'une telle assertion provient de déductions faites par rapport à d'autres éléments de sa théorie et non pas par l'observation, ce qui aurait été plus probant et plus digne de foi.

Ces nouveautés dans deux domaines différents nous montrent que l'héroïne ferronienne utilise avec raffinement la capacité hypothético-déductive acquise à l'étape précédente de son développement, celle de l'adolescence. Elle développe aussi son sens critique, c'est-à-dire une vision personnelle des choses, ce qui caractérise l'âge adulte. Notons que notre personnage n'a recours, pour ce faire, ni à ses professeurs, ni à ses parents. Ou la jeune adulte est surdouée ou les idées de l'auteur apparaissent dans les réflexions de Tinamer. Il est possible que les deux hypothèses réunies rendent plausible ou vraisemblable une si précoce maturité...

Nous pouvons affirmer que Tinamer se situe au stade « postconventionnel » tel que défini par Kohlberg et repris dans l'ouvrage de Cloutier. Les réflexions de notre héroïne démontrent clairement l'autonomie de sa pensée rendue à la maturité.

Somme toute, et pour ce qui est de notre propos, nous réalisons que le personnage de Ferron a effectivement cheminé, en ce qui concerne la dimension intellectuelle. De sa mémoire qui « commençait à faire des petites vagues », notre héroïne peut maintenant s'adonner à des raisonnements abstraits et à de nouvelles connaissances issues d'une pensée affranchie de toute contrainte et de toute influence.

2. Prise de conscience de la jeune adulte dans sa famille

Dans le domaine affectif, le personnage de Ferron, à cette étape-ci de sa vie, doit faire face à la perte de ses parents. Léon d'abord et quelque temps après, sa mère Etna. Aussi, se retrouve-t-elle seule représentante de la famille des de Portanqueu.

Par rapport à ces événements, Tinamer ressent une grande solitude. Elle réfléchit à cette nouvelle situation :

Je suis restée seule dans un monde sans opposition, sans contraste, qui ne s'était pas réuni pour rien. Née d'une sorte de conte, je me trouvais à en être sortie. Il n'y avait plus de bon et de mauvais côté des choses ; il n'y eut plus désormais que le monde et moi, tout simplement. Vous étiez partis. Je me suis rendu compte que j'étais aussi sortie de mes années d'insouciance. (p. 138-139)

Une page est maintenant tournée : elle est devenue adulte. Elle réalise aussi en cette circonstance difficile combien la « réunion » de ses parents a été de toute première importance dans son développement personnel, principalement au moment de son enfance. Tinamer a bénéficié de cette

« réunion » et elle a reçu d'eux ce qu'il faut maintenant pour affronter la vie sans trop de difficultés.

C'est également en cette occasion que Tinamer fait un « saut » dans son passé, passé qu'elle considère heureux, merveilleux.

Notre héroïne repasse en mémoire les lieux de son enfance, surtout le jardin en arrière de la maison. Elle revoit son chien Bérial, les trois chats Bouboule, Jaunée et Thibeau. Des personnages, comme M. Northrop, réapparaissent à son esprit. Puis, Léon, avec son vieux burnous et Coco, qu'il avait amené un jour pour le distraire quelque peu de son internat perpétuel. Sa mère Etna lui revient aussi, cette femme « épanouie », restée plus jeune qu'elle-même. Voici comment elle les considère tous :

Si ce n'est pas vos mémoires, n'était-ce pas alors, constellation de mon enfance, vos yeux tournés vers moi, vos chers et pauvres yeux éteints, par lesquels je me voyais ? Maintenant c'en est fini. Je suis toute à moi, en moi, et je ne me vois plus. (p. 139)

Elle se doit dès lors de « prolonger » ce scénario en se réalisant pleinement comme adulte. La carrière à laquelle elle se destine constitue une première étape dans sa réalisation personnelle. Elle y voit d'ailleurs des liens avec l'emploi qu'occupait Léon :

J'étudie la psycho-pédagogie. Digne fille de celui qui ne fut qu'un geôlier déclamatoire, il se peut fort qu'un jour je rejoigne après lui le Mont-Thabor, au-delà du quartier Hochelaga, au fin bout, à la pénouille du mauvais côté des choses. (p. 141)

Pour parler du développement affectif du début de l'âge adulte, nous emprunterons quelques composantes de la théorie freudienne, susceptibles d'éclairer notre propos.

Au chapitre précédent, nous avons déjà abordé la question des instances psychiques, c'est-à-dire le « moi », le « ça » et le « surmoi » et nous les avons décrits brièvement. Nous ajouterons ici quelques précisions puisées dans le même ouvrage intitulé La psychanalyse⁵ et qui explicite le point de vue de Freud.

Nous savons que l'activité du « moi » est consciente et que celui-ci a pour fonction, entre autres, de s'ajuster à l'entourage et de trouver des solutions aux conflits avec la réalité ou entre des désirs incompatibles. De plus, le « moi » doit voir à combler les besoins (désirs) du sujet. Ces besoins sont nombreux et variés : besoins physiologiques, sécurité, amour, besoin de savoir, de comprendre, d'estime, de souffrance, de punition, etc. Ceux-ci s'accompagnent d'une nuance émotionnelle agréable ou désagréable. Si le besoin est comblé, il y a satisfaction ; au contraire, lorsque le besoin reste sans réponse ou sans réponse satisfaisante, c'est la frustration. Par ailleurs, le « moi » a la propriété d'anticiper cette satisfaction ou cette frustration.

La psychanalyse nous apprend aussi que le « moi », principalement déterminé par l'expérience propre de l'individu, peut être faible ou fort. Il est faible s'il s'avère incapable de se soustraire aux contraintes immédiates de

⁵ Daniel Lagache, *La psychanalyse*, Que sais-je ? pages 36 à 45.

l'entourage, des émotions et des désirs. Il est fort, dans la mesure où il peut s'en dégager pour atteindre un certain degré requis de liberté par rapport aux deux autres instances psychiques représentant l'influence du passé : le « ça » de l'héritité et le « surmoi » des influences parentales et sociales.

La psychanalyse s'est principalement penchée sur les émotions pénibles telles le dégoût, la honte, l'angoisse, la culpabilité, etc. Lorsque ces émotions apparaissent, il appartient au « moi » de faire intervenir ses mécanismes de défense qui se dressent contre ces émotions et contre les désirs qui les motivent. Un mécanisme de défense est « un automatisme par lequel le « moi » se met à l'abri, se protège ou se met à distance, ... de ce qui est pour lui désagréable, angoissant ou dévalorisant...⁶ ». Freud dit que ces mécanismes ont pour effet le refoulement dans l'inconscient. Parmi eux, se retrouvent la dénégation, tendance à nier les impressions et les faits pénibles, la formation réactionnelle, par exemple la compulsion à l'ordre, la propreté comme lutte contre la saleté ou le désordre, etc.

Cependant, il existe d'autres types de mécanismes de défense qui visent au dégagement du « moi », c'est-à-dire à la levée de la défense. La sublimation est un de ceux-là. Notons deux exemples : le travail de détachement d'un être aimé dans le deuil, les pulsions homosexuelles remplacées par l'amitié ou les relations sociales.

Ces données de Freud nous amènent à reconnaître un premier trait de la situation affective de l'héroïne ferronienne.

⁶ A. et R. Mucchielli, *Lexique de la psychologie*, pages 47 et 48.

Tinamer a vingt ans. Jusqu'à maintenant, point question d'amour-passion ou de grandes amitiés. Notre personnage n'a que ses parents. La perte de ces deux êtres chers est considérable dans la mesure où le cercle affectif de notre héroïne cesse d'exister. Il n'y a pas de solution à ce manque. Le « moi » de Tinamer, qui a pour fonction de s'ajuster à l'entourage et de trouver des solutions aux conflits, ne peut répondre de façon satisfaisante dans cette circonstance. L'émotion qui accompagne une certaine insatisfaction éprouvée par Tinamer est la tristesse. Quoi de plus normal dans une telle situation !

Cependant notre personnage effectue un « travail de détachement » par rapport aux êtres chers perdus. Nous voulons parler ici de la sublimation qui, selon Freud fait partie des différents mécanismes de défense dont les conséquences sont la plupart du temps positives. Nous croyons que l'héroïne de L'Amélanchier « sublime » de deux manières.

En premier lieu, Tinamer fait un bond dans le passé non pas pour s'apitoyer sur son sort mais pour réfléchir sur le sens de la vie, de la sienne en particulier. Elle évalue l'importance de la réunion de Léon et d'Etna. Certes, la rencontre des deux a été largement justifiée, ne serait-ce que pour l'avènement et la présence d'un être humain qui s'est développé dans un environnement normal et qui, maintenant, est devenu un adulte équilibré. Quand elle était petite, elle n'avait pas considéré toute l'importance du rôle de ses parents, comme tous les enfants d'ailleurs. La situation actuelle lui permet de confirmer ce qu'elle avait déjà perçu à ce sujet. Elle est reconnaissante envers ce « monde réuni » spécialement pour elle. Tinamer revoit, outre ses parents, les

personnages et les petits animaux qui ont formé la « constellation » de son enfance, comme elle le dit elle-même.

La deuxième façon de « sublimer » consiste à prolonger l'action humanitaire vécue par Léon de Portanqueu alors qu'il s'occupait parfois du petit Jean-Louis Maurice. Les études en psycho-pédagogie de notre héroïne lui permettront d'oeuvrer à son tour auprès d'enfants qui ont besoin d'une manière ou d'une autre, d'attention et d'affection. L'exercice de ses fonctions prochaines effacera la dette qu'elle a, bien sûr involontairement, contractée envers ses parents. Elle croit d'ailleurs qu'il se peut qu'elle aille travailler à son tour avec lui (son père) au Mont-Thabor.

Revenons au « moi » de notre héroïne. Rappelons-nous sa frustration intense quand elle avait réalisé, au moment de son adolescence, la situation déshumanisante des enfants abandonnés. Son « moi » arrivait à trouver un « objet » de décharge à cette frustration. Son choix de carrière constitue une réponse adéquate qui transforme maintenant la frustration en satisfaction.

Le rôle social auquel se destine notre personnage se veut aussi une satisfaction très personnelle, nécessaire à son équilibre de jeune adulte. Un très beau passage nous le confirme et s'harmonise bien avec celui qui terminait le chapitre précédent. Tinamer voyait alors l'ombre de Coco et ses mains lumineuses. Nous terminons cette partie sur cette autre vision de Coco comme guide dans la mission de Tinamer.

Ce fut alors que Jean-Louis Maurice, le jeune aveugle, le petit ami de Léon de Portanqueu, Jean-Louis Maurice, mon remplaçant, s'est détaché du groupe [il s'agit des personnages de l'enfance de Tinamer], s'avancant

lentement jusqu'à la lisière du bois. Je me suis dit Tinamer, voici l'ange qui montera la garde. Il tenait à la main un glaive de lumière... (p. 148)

3. Façons de s'intégrer à la société qui l'attend

Les études spécialisées de notre héroïne lui permettent d'entrer dans un univers nouveau, celui de la société même. Aussi, à cette étape de son développement, Tinamer possède-t-elle une vision plus juste du monde. Rappelons-nous qu'à l'adolescence elle le jugeait, le condamnait et ressentait parfois beaucoup d'animosité envers certaines personnes. Ses attitudes et ses pensées se sont ajustées en conséquence. Elle en est consciente :

... c'est que sur terre, le bon et le mauvais côté des choses sont revenus, d'un partage variable, pour un combat à n'en plus finir, sans trêve et sans merci. (p. 141)

Nous remarquons que, parallèlement à une vision plus objective du monde, notre héroïne prend conscience que la vie est un perpétuel combat. Elle constate que ses parents ont joué un rôle important dans sa préparation personnelle pour ce combat. Elle se veut prête. Toutefois, le décès de ceux-ci laisse dans le cœur de notre héroïne une certaine obscurité qui la fait chanceler devant son identité personnelle et devant la fonction sociale à laquelle elle se destine. En se rappelant la pensée de l'écrivain-menuisier, Anatole Parenteau, qui dit que « la patrie c'est tout, c'est rien », Tinamer transpose cet énoncé, très représentatif de celui de son « pays incertain », pour l'appliquer à sa propre perplexité.

L'interrelation des deux, de ce tout et de ce rien, je la retrouve en moi, indécise, au bord de je ne sais quoi, dans l'attente de je ne sais quoi, entre le goût de vivre et celui de mourir. (p. 143)

Compte tenu des événements, elle se sent tiraillée entre la pulsion de vie et la pulsion de mort, comme elle le dit. Néanmoins, notre personnage entreprend un dialogue intérieur qui l'aide à faire le point sur le sens de sa vie. Dans ce dialogue, nous identifions la présence de Léon de Portanqueu. Il lui parle comme il l'aurait fait s'il eut été vivant. La conversation reprend certains propos tenus déjà, alors que Tinamer était enfant. Elle répond à Léon comme elle l'aurait fait, étant petite. Voici sa pensée après la mort de son père :

Si tu savais comme nous nous sommes bien passées de toi, Léon de Portanqueu, ma mère Etna et moi ! Moi, ta Tinamer en tout cas. (p. 138)

Et condidérant peu après qu'elle avait maintenant vingt ans et que, par conséquent, ses années d'enfance étaient déjà loin derrière elle, Tinamer entend la voix de son père lui dire, comme pour lui reprocher d'avoir grandi trop vite :

Tu tenais le fil du temps, pourquoi cette hâte de te hisser jusqu'à tes vingt ans comme une petite chèvre de montagne ? Beau paysage ! Tu n'y es plus, Tinamer. (p. 139)

Le « fil du temps » fait référence à la théorie de Léon au sujet de la capacité de se souvenir, acquise au cours de l'enfance. Cette capacité contribue par la suite à établir l'identité personnelle nécessaire à tout être humain. Le temps permet ensuite de se réaliser pleinement, de prendre sa place au sein de la société. Cette théorie est maintenant celle de Tinamer qui,

après en avoir douté quelques instants, cherche à raffermir son identité personnelle :

Du moment que, fermée sur moi-même, j'ai déclaré que j'étais Tinamer de Portanqueu, mes yeux se sont ouverts et je vois, bien placée pour le faire, au milieu de toute chose, exactement au centre du monde. (p. 146)

Si notre héroïne se sent « placée au centre du monde », c'est sûrement à cause de l'importance de sa carrière. L'ampleur de sa tâche semble quelque peu démesurée pour l'instant en raison du contexte actuel. Quelque chose cependant vient lui remettre les pieds sur terre. C'est un refrain, une expression que lui répétait jadis Léon et qui la pousse à regarder son futur rôle avec plus d'optimisme :

Oh ! oh ! che naso brutto. (p. 148)

Cette expression lui rappelle son enfance et lui fait reprendre le fil de sa vie, momentanément perdu.

Pour en revenir à la partie théorique de notre exposé, nous emprunterons une fois encore certaines données freudiennes reprises par Daniel Lagache dans La psychanalyse, et d'autres, dans l'un des ouvrages de Freud lui-même intitulé Introduction à la psychanalyse⁷.

⁷ Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, pages 255 à 261.

Dans le premier ouvrage, au chapitre de la conduite, Lagache aborde la question de la motivation qu'il définit de cette façon : « La motivation est un état de dissociation et de tension qui met en mouvement l'organisme jusqu'à ce qu'il ait réduit la tension et recoutré son unité, ce qu'il nomme principe de constance⁸ . » Nous pourrions dire alors que le sujet se trouve en déséquilibre tant que l'objet n'est pas atteint et ce, à cause du motif, de la raison qui le possède. L'expérience personnelle et la socialisation fournissent la motivation aux désirs conscients du sujet.

La motivation constitue un des nombreux éléments qui alimentent l'élaboration de la conduite. Dans la pensée freudienne, la conduite est l'ensemble des actions physiologiques, mentales, verbales et motrices par lesquelles un sujet, aux prises avec un entourage, cherche à résoudre les tensions qui le motivent et à réaliser ses possibilités⁹ . Comme nous le constatons, les manifestations de la conduite sont tant intérieures qu'extérieures au sujet. Nous y reconnaissions le « moi » et ses fonctions, déjà abordés au chapitre précédent.

Parmi les conduites sociales les plus fréquentes, nous retrouvons la communication. La parole en est sans doute l'exemple le plus familier. Pour qu'il y ait communication, deux conditions sont d'abord requises : l'existence de l'auteur du message et celui du destinataire. Ensuite, il faut que les rôles alternent. Si les sujets sont distincts, il faut aussi qu'il y ait entre eux certains points en commun. Le jeu consiste donc à s'ajuster continuellement l'un envers l'autre et à tour de rôle.

⁸ Daniel Lagache, *La psychanalyse*, page 39.

⁹ Daniel Lagache, *La psychanalyse*, page 39.

Lagache note qu'il existe plusieurs types de communication. Il nous dit par exemple que l'action peut révéler autant que la parole. Quel qu'en soit le type, la communication doit impliquer un but. Communiquer, c'est mettre en commun, c'est partager avec d'autres. Il va sans dire que la communication a un rôle fondamental dans la vie de l'individu.

Dans l'Introduction à la psychanalyse¹⁰, Freud explique et illustre par de nombreux exemples, certaines maladies névrotiques des plus bénignes aux plus profondes, que peut vivre l'individu. Parmi les moins menaçantes, notons la « névrose traumatique ». Ce type d'irrégularité peut survenir à la suite d'un événement particulier qui bouleverse l'individu. Cet événement secoue la base même de la vie du sujet et celui-ci en est abattu au point de ne trouver aucun intérêt ni pour le présent, ni pour le futur. Le sujet se fixe plutôt au passé. Selon Freud, il s'agit d'une fixation affective au passé. Ce « dérangement », si l'on peut dire, arrive parfois dans la vie de certaines personnes et il faut le voir comme une forme pathologique de la tristesse. Freud ne parle pas de traitement psychanalytique particulier à la névrose traumatique mais il reprend l'hypothèse de Breuer, son contemporain, en disant que les symptômes névrotiques disparaissent lorsque leurs conditions inconscientes deviennent conscientes, donc, passant du « ça » au « moi ».

Force nous est de constater l'importance de la structuration des instances psychiques de la personnalité. La dynamique qui les relie, leurs fonctions ainsi

¹⁰ Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, pages 258 à 261.

que leurs manifestations spécifiques ont un fort impact sur l'individu tant sur le plan affectif que sur le plan social que nous nous apprêtons à considérer.

En appliquant les données freudiennes à l'état d'âme de notre héroïne de vingt ans, nous observons d'abord que notre personnage est aux prises avec la forme pathologique de la tristesse. Il est évident et habituellement normal, tout compte fait, qu'il en soit ainsi. Considérant l'importance qu'ont eu Léon et Etna dans son éducation et considérant les liens affectifs qui les réunissaient tous les trois, Tinamer subit un choc traumatisant au moment de la perte de ses êtres chers.

Sa tristesse l'amène à un retour sur le passé. Nous voyons ici la « fixation affective au passé », comme le dit Freud. Certains moments de son enfance font surface. Nous remarquons l'omniprésence de Léon, alors qu'Etna, sa mère continue, dans sa pensée, de jouer un rôle de second plan. Parmi les instants vécus et marquant cette période, elle revoit le moment où elle sentit son autonomie grandir et cela, par rapport à son père. En même temps, elle s'identifiait à sa mère. C'est une étape importante, dirait sûrement Freud, puisqu'il s'agit de la disparition du complexe d'Oedipe, c'est-à-dire quand l'enfant se défait de l'attachement par trop exclusif au parent du sexe opposé, pour s'identifier à celui du même sexe. Nous retrouverons le pourquoi de sa réflexion qui disait :

Si tu savais comme nous nous sommes bien passées de toi, Léon de Portanqueu... (p. 138)

Un autre souvenir important est celui de son père lui parlant de l'identité personnelle. On se rappelle, à quelques reprises, il en était question, soit à l'occasion de l'incendie de l'église ou encore au sujet du jeune aveugle Coco. C'était une préoccupation pour Tinamer et pour Léon aussi, qui contribua à la mise en oeuvre de ce processus d'évolution. Le « fil du temps » poursuit ensuite le renforcement de cette identité personnelle et facilite la détermination d'une trajectoire de vie. Tout semble se dérouler de cette manière, au moment où notre héroïne se taille une place dans la société. Comme nous le savons, son choix n'est pas sans lien avec l'emploi occupé jadis par son père Léon.

Par ailleurs, la fonction sociale de la communication sert à alimenter l'état de tristesse de notre héroïne. Comme le dit Lagache, en s'appuyant sur les études de Freud, la communication implique l'auteur du message et le destinataire. Nous reconnaissons ici le dialogue intérieur mettant en cause Léon et sa fille, lui rappelant des instants importants du passé.

D'autre part, en examinant la « motivation » comme élément constitutif de l'élaboration de la conduite, il est clair que notre personnage n'échappe pas à cette observation. En effet, la motivation profonde de Tinamer, amorcée depuis son passage à l'adolescence, se réduit à mesure qu'elle s'approche de la pratique effective de la carrière choisie. Qu'on se rappelle son désir ardent de pouvoir intervenir auprès des enfants abandonnés ou jugés « anormaux » comme c'était le cas de Jean-Louis Maurice. La « tension » causée par cette motivation a commencé à diminuer au moment où Tinamer a entrepris ses études.

domo-centrique, longuement réfléchie jadis, la tirent de l'impasse psychologique créée par la disparition de ses parents.

Nous citons ici un passage qui indique bien que l'équilibre de l'héroïne de L'Amélançier est revenu et qu'elle est au seuil de la maturité. Son enfance, loin de se perdre s'est préservée comme assise préalable à l'avènement de la maturité.

- Oh! oh ! che naso brutto.

Au moment où le fil de ma vie me ramenait devant moi, hors de moi, la bécasse aux yeux trop hauts, trop écartés, au bec droit et pointu, ramassée sur elle-même, petite boule sifflante, ta bécasse, Tinamer, s'envola, mais cette fois pour ne plus se poser, pour ne plus revenir, perdue pour elle-même, désormais au-dessus de moi aussi longtemps qu'elle pourra tenir le ciel. (p. 149)

CONCLUSION

Nous croyons que les aspects que nous venons de développer, intellectuel, affectif et social, prouvent de façon satisfaisante notre hypothèse de départ, à savoir que L'Amélançhier est un roman d'apprentissage. Les théories psychogénétiques nous ont permis de constater que notre personnage Tinamer est bel et bien un être en évolution ou encore en « devenir » selon l'expression de Lukàcs.

Dans le domaine cognitif, nous avons identifié des situations servant de points de repère aux différentes étapes du développement de notre personnage. Le jeu symbolique et d'imitation de sa petite enfance lui ont permis de transformer en pensée ses conduites matérielles ou réelles. Par la suite, notre héroïne reconstruit le monde par la connaissance qu'elle acquiert elle-même, par son expérience personnelle. Parallèlement, sa pensée s'initie à un autre niveau par des combinaisons du hasard, ce qu'on appelle période de précausalité. À l'étape suivante, Tinamer accède à des constructions plus abstraites de sa pensée. Raisonnement, anticipation, liens entre faits et idées, déduction, voilà des caractéristiques de son adolescence. Toutes ces capacités se raffinent chez l'héroïne devenue jeune adulte. Désormais, sa pensée est libre de toute contrainte et son identité personnelle lui apparaît plus clairement.

Le cheminement affectif connaît pour sa part une progression similaire. La petite enfance de Tinamer lui a permis les premières relations avec ses parents. Puis, nous assistons aux manifestations du complexe d'Oedipe où Tinamer doit lutter contre l'attachement par trop prononcé qu'elle a pour son père. Au sortir de cette impasse, Tinamer vit la période de latence où elle s'identifie à sa mère et où elle emmagasine des données propres à constituer les fondements de son «surmoi ». Au cours de l'adolescence, elle se dégage peu à peu de ses parents. Elle observe également le monde extérieur, le juge et le condamne à l'occasion, y découvrant de multiples imperfections. Tinamer regarde les enfants abandonnés et leur situation. Cet état de fait est marquant tant dans sa vie affective que dans sa vie sociale. Son système de valeurs se fonde en partie sur cette découverte ; son programme de vie s'inscrit aussi dans la prise de conscience de ces « enfants de Duplessis » dont Coco est un fidèle représentant. Même si le décès prématuré de ses parents vient la perturber momentanément, le « fil du temps » la retient et lui rappelle l'objectif poursuivi.

Au chapitre du cheminement social, nous remarquons que les contacts interindividuels s'élargissent et se transforment graduellement. Après la petite Mary Mahon, M. Pétroni et M. Northrop qui forment le cercle encore restreint de sa petite enfance, Tinamer va se joindre à un groupe d'élèves de sa classe. Il va sans dire que le respect des règles de jeu s'avère la condition sine qua non à la constitution de ce groupe et notre héroïne s'y conforme sans difficulté. Là où les relations sont plus tendues, c'est avec les adultes. Son père et le Principal de l'école contribuent involontairement au premier contact de notre héroïne avec les notions de véracité-mensonge et justice-injustice. Plus tard, à l'adolescence, Tinamer sera doublement sensibilisée à ces concepts et à leurs

manifestations dans le monde des adultes, particulièrement chez les spécialistes du Mont-Thabor. Elle reconnaît les conséquences désastreuses issues du mensonge et de l'injustice et elle aspire à leur faire échec en se préparant sérieusement à jouer un rôle d'intervenante auprès des enfants.

Notre démonstration s'inscrit bien dans la perspective du héros, telle qu'entendue par Georges Lukàcs, dans le roman d'apprentissage ou d'éducation¹. Selon lui, ce type de roman se veut l'intermédiaire entre l'épopée, principalement axée sur l'action et l'aventure et le roman de désillusion réduit à la contemplation. Le roman d'apprentissage réunit l'action et la contemplation et propose un héros qui agit, qui intervient mais aussi qui possède une attitude réceptive à l'égard du monde. Comme nous l'avons vu, le personnage de Tinamer correspond à ce genre de héros.

De plus, Lukàcs dit que ce type de roman met en évidence une « active et heureuse intervention des hommes et des hasards comme aides à l'épanouissement du héros; car, ajoute-t-il, ce qui est atteint de la sorte constitue une réalité capable de former d'autres hommes et de favoriser leur développement, un moyen éducatif². » C'est précisément ce que notre enquête nous a révélé de L'Amélanchier: il s'agit bien d'un récit essentiellement axé sur l'évolution, par apprentissages conjugués, vers l'épanouissement - mental, affectif et social - d'une jeune héroïne, depuis l'enfance jusqu'au seuil de la maturité.

¹ Georges Lukàcs, *La théorie du roman*, page 134.

² Georges Lukàcs, *La théorie du roman*, page 134.

Pour sa part, Bakhtine oppose l'idée d'épreuve qui est le propre du roman de chevalerie et du roman baroque, à l'idée du « devenir de l'homme », caractéristique du roman d'apprentissage. Il dit que dans ce type de roman, « la vie et ses événements, éclairée par l'idée du devenir, apparaît comme un terrain d'expérience, une école, un milieu, qui, pour la première fois, modèlent et forment tant le caractère du personnage, que sa vision du monde³. »

Nous remarquons que l'idée « du devenir de l'homme » est l'équivalent de « l'épanouissement du héros » tel qu'expliqué par Lukàcs. Ainsi, les deux théoriciens définissent sensiblement de la même façon le roman d'apprentissage.

Dans un autre ordre d'idées, nous croyons que L'Amélanchier contient quelques allusions à des expériences réelles de l'auteur et cela n'a rien d'étonnant. Entre autres, soulignons que le docteur Ferron a travaillé au Mont-Providence et à St-Jean-de-Dieu. Lors d'une entrevue réalisée et publiée dans la revue Voix et images⁴, Jacques Ferron expliquait, au sujet des thèmes abordés dans ses œuvres :

Au Mont-Providence, je me suis fait la main. Je ne connaissais pas tellement la maladie mentale. C'est de cette expérience que j'ai tiré L'Amélanchier, roman sur le drame intellectuel que peut représenter l'enfance et sur l'amnésie qui peut occasionner une perte d'identité si elle n'est pas levée par ce que j'appelle « mémoire extérieure », c'est-à-dire par un alentour qui soit constant, qui rappelle l'enfant à lui-même chaque jour.

³ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, page 206.

⁴ « L'écrivain est un cénobite » *Voix et images*, volume VIII, numéro 3, printemps 1983, page 398.

Ces propos nous confirment la présence, pertinente et discrète, de l'auteur dans son oeuvre. Nous tenons également à souligner que Ferron parle de L'Amélanchier comme d'un « roman », ce qui ne nuit nullement à l'hypothèse de départ de notre exposé.

Ceci nous amène à remarquer une autre expérience réelle de Ferron : la lecture de contes merveilleux qui ont certainement suscité chez lui un intérêt indéniable. C'est peut-être pour cette raison que L'Amélanchier contient des éléments se rapprochant du merveilleux. Il semble que Ferron a bien apprécié Alice au pays des merveilles et son auteur britannique, Lewis Carroll. M. Northrop rappelle le Lapin Blanc aux yeux roses habillé en redingote avec chapeau melon et gants blancs, personnage d'Alice...

L'Ollivier de Jacques Cazotte (1719-1792), une épopée chevaleresque, semble aussi avoir été une source inspiratrice du contenu merveilleux dans L'Amélanchier. Alors que Tinamer dans son rêve, a été changée en bécasse du Canada, le héros d'Ollivier est un perroquet. Les truffes et le vin de l'Ollivier deviennent des mandarines et du Pepsi dans L'Amélanchier. Ces emprunts de Ferron ont par ailleurs donné lieu à d'heureuses fictions, parfaitement adaptées au contexte québécois.

« Le conte, dit Ferron, est l'occasion de remettre en question l'ordre établi⁵. » C'est la raison pour laquelle L'Amélanchier contient une composante essentielle du conte, celle du merveilleux. En somme, le merveilleux vient jouer deux rôles importants dans le roman de Ferron. En premier lieu, il s'inscrit dans

⁵ « L'écrivain est un cénobite » *Voix et images*, volume VIII, numéro 3, printemps 1983, pages 400-401.

le cadre naturel de l'enfant comme nous l'avons vu au sujet du rêve de Tinamer par exemple. Puis, le merveilleux permet à Ferron de faire une pause entre les constatations du réel pas toujours faciles à vivre.

Nous ne saurions terminer notre étude sans souligner le fait que Ferron a toujours été sensible à la problématique politique du Québec. Au début des années 70, il croyait au nationalisme uniquement pour la question de la langue. Il était sûr que deux langues telles que le français et l'anglais ne pouvaient coexister. Le seul moyen de sauver ou de garantir le français et la culture qu'il véhicule était la langue orale. Et, un livre créé au pays doit nécessairement être constitué d'éléments de la tradition orale. Sinon, selon lui, la langue est morte...⁶

Ceci nous rappelle plusieurs passages de L'Amélanchier où Léon de Portanqueu instruit oralement Tinamer de ses origines, de ses expériences et de ses aspirations. Notons aussi un passage où Tinamer nous reporte aux origines des de Portanqueu.

Par mon père, le précité Léon de Portanqueu esquire, j'appartiens à une célèbre famille du comté de Maskinongé qui a donné à la patrie un notaire, un avocat-poète, un agronome, six maîtresses d'école et un zouave pontifical, sans compter les cultivateurs, tous grands féodaux. (p. 21)

À cet extrait, nous ajoutons qu'un chapitre complet, le septième, est consacré à la genèse des de Portanqueu. Il y a lieu de croire que plusieurs

⁶ « L'écrivain est un cénobite » *Voix et images*, volume VIII, numéro 3, printemps 1983, pages 400 et 401.

éléments de cette partie sont véridiques par exemple lorsqu'il parle des trois frères Ferron qui fondèrent Machiche, dans le comté de Maskinongé. (p. 73)

Faisant écho à cette fierté des origines personnelles de Léon, de nombreux passages de L'Amélanchier témoignent des convictions nationalistes de l'auteur. Citons-en quelques-uns : Tinamer réfléchit sur les propos de Léon au sujet de ses origines :

Je crus comprendre... que c'était le pays de son enfance, son pays particulier qu'il ne pouvait livrer... (p. 79)

Plus tard, Léon dit à sa fille :

Un pays qui ne se nourrit pas lui-même n'est pas un pays. (p. 95)

Et Tinamer, examinant à son tour la question du pays, se dit :

Un pays, c'est plus, c'est moins qu'un pays, surtout un pays double et dissemblable comme le mien, dont la voix ne s'élève que pour se contredire, qui se nie, s'affirme et s'annule, qui s'use et s'échappe à lui-même, au bord de la violence qui le détruira ou le fera vivre. (p. 143)

Tous ces passages concernant le pays nous incitent à croire qu'ils traduisent la pensée de Ferron en ce qui a trait à l'avenir du Québec. Ferron est sûrement fort préoccupé par cette question. Le Québec n'est pas encore un pays puisqu'il tarde à s'affirmer une bonne fois pour toutes, devant vivre ainsi avec son double (le Canada anglais). Selon l'histoire, les relations entre les francophones du Québec et le reste du Canada ne furent jamais satisfaisantes autant pour l'un que pour l'autre. Alors, pourquoi persister à cohabiter dans de telles conditions ? La dernière citation nous indique que le Québec devra tôt ou tard se perdre ou se fondre avec l'ensemble du Canada ou encore s'en libérer

définitivement. Par la suite, il pourra se « nourrir lui-même » comme le dit Léon de Portanqueu et ainsi, s'épanouir normalement.

Il est donc permis de croire que les propos de Léon et de Tinamer traduisent bien la tonalité inquiète et le caractère militant du nationalisme de Jacques Ferron.

Le nationalisme de Ferron sillonne également d'autres de ses œuvres mais pas de la même façon. Par exemple, Les confitures de coings font référence aux événements d'octobre 70 et dans La charrette, les personnages se déclarent de nationalité québécoise. Les Contes nous offrent une grande variété de thèmes très particuliers de la vie quotidienne des Québécois avant et pendant la Révolution tranquille. Chaque conte fait état d'un sujet spécifique qui amène une prise de conscience de la situation sociale et culturelle de l'époque. Nous y retrouvons, entre autres, la vie des familles nombreuses, le pouvoir du clergé dans la paroisse, l'exil des jeunes vers l'Ouest et le retour à la terre paternelle, des exemples d'infériorité de personnages québécois par rapport aux Anglais, l'admiration exagérée pour les carrières libérales, les rites entourant les événements comme la naissance, le mariage et la mort. Bref, les Contes présentent un tableau détaillé, pour ne pas dire le casse-tête, de la vie québécoise du temps.

Parmi les Contes, il en est un qui émerge de la simple prise de conscience, il s'agit de La vache morte du canyon. Ce conte propose en effet une réflexion plus approfondie au sujet du pays et de son devenir. Voici ce que dit l'auteur de son personnage qui revient au Québec après un long exil à Calgary :

Il savait qu'on ne l'avait jamais aimé. Il savait aussi qu'une patrie qui se préfère à ses enfants, qui n'hésite pas, pour s'en débarrasser, à les chasser au loin, dans les villes, dans les mines, partout en Amérique, sans souci de leur sort, par souci de ses vieilles nippes, que cette patrie ne mérite pas qu'on l'aime.

Le conte se termine de cette façon :

Il retourna dans son canyon invraisemblable et absurde, qui était le lieu d'Amérique où il se sentait le moins en exil⁷.

Ces passages incitent à la réflexion et suscitent de multiples interrogations quant à la nature et au rôle que doit jouer un véritable pays à l'égard de ses propres citoyens. Ferron nous fait voir clairement qu'il est absurde de ne pas se sentir bien chez soi, dans son propre pays. Ses propos nous renvoient l'image d'un Québec toujours « colonisé », en position d'infériorité par rapport au grand pays qu'est le Canada. Cette situation ne plaît pas à Ferron. Le dilemme est-il à ce moment-là de fuir son pays ou d'y demeurer, sachant bien que la vie y sera insupportable ? Pourtant, dans l'esprit pédagogique de L'Amélanchier, le récit vise plutôt à bien éclairer l'urgence de la question, quitte à mieux assurer par la suite la pertinence de la solution.

Il n'en reste pas moins que, dans L'Amélanchier, Ferron propose une solution par le biais de son personnage principal, qui parvient à l'émancipation après avoir franchi toutes les étapes de son développement. Rappelons-nous la fin du roman. Les parents partis, Tinamer, notre héroïne est prête à affronter la vie, sa vie, avec détermination.

⁷ Jacques Ferron, *Contes*, Édition intégrale, volume G-4, page 98.

Si les Contes et les autres romans de Ferron reflètent les conditions sociales des Québécois toujours plus ou moins assujettis à leur destin de conquis, L'Amélanchier, tout en faisant allusion à quelques-unes de ces conditions, suggère une solution logique et tout à fait pertinente à ce problème. Ce roman d'apprentissage ne serait-il pas une allégorie raffinée de l'évolution possible et souhaitable d'un peuple vers son autonomie dans son propre pays ?

Dans une étude approfondie de l'oeuvre ferronienne, Jean Marcel affirme que le thème du pays, selon la vision de Ferron, est « ramené à sa juste proportion qui est celle de la nation québécoise⁸. » Ce thème résulte de l'union de deux sous-thèmes : la mémoire et l'enfance. L'héroïne de L'Amélanchier l'exprime clairement lorsqu'elle dit :

Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance. (p. 143)

Nous voyons alors réunies la mémoire individuelle et la mémoire collective. La mémoire individuelle, celle de Tinamer correspond à l'émergence du pays, à son histoire ainsi qu'à la mémoire de la collectivité nationale. Peu d'écrivains, selon Jean Marcel, ont su traiter le thème du pays aussi parfaitement que Ferron. Celui-ci y est parvenu en intégrant la mémoire de l'enfant, celle de Tinamer, au thème du pays. Et l'arbre dont il est question, l'amélanchier, constitue le « lien discret » entre le moi de Tinamer et la collectivité nationale. Il croît comme la conscience et le moi de Tinamer, comme peut croître également la conscience de la collectivité nationale. L'amélanchier est aussi l'arbre de la connaissance, c'est-à-dire le bon et le mauvais côté des

⁸ Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, pages 177 et 178.

choses dont Tinamer fait souvent mention dans le récit. Il est aussi l'arbre de mémoire et d'enfance et l'arbre secret d'un pays précaire.

Jean Marcel conclut en affirmant que pour cette raison importante, « L'Amélanchier est à ranger parmi les livres majeurs de notre littérature. »

Pour notre part, nous croyons que L'Amélanchier est non seulement un livre majeur de notre littérature mais aussi l'oeuvre capitale de la production de Ferron. Ce roman d'apprentissage, exploitant à souhait les ressources du conte, puise ses richesses d'inspiration et d'expression aux sources vives de la biographie et du nationalisme ferronien, il brille tout spécialement de cette incandescence centrale qui anime et éclaire l'ensemble de l'oeuvre.

BIBLIOGRAPHIE

I. LES LIVRES

BAKHTINE, Mikhaël, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, 1978,
488 p.

CANTIN, Jean, *Jacques Ferron, polygraphe*, Éditions Bellarmin, 1984,
544 p.

CLOUTIER, Richard, *Psychologie de l'adolescence*, Gaëtan Morin, éditeur,
1982, 315 p.

FERRON, Jacques, *Contes*, Édition intégrale, collection L'Arbre, volume
G-4, Éditions HMH, Montréal, 1968, 210 p.

FERRON, Jacques, *La charrette*, Éditions HMH, 1968, 207 p.

FERRON, Jacques, *L'Amélançier*, VLB éditeur, 1977, 149 p.

FERRON, Jacques, *Le ciel de Québec*, Éditions du jour, Montréal, 1969,
403 p.

FERRON, Jacques, *Les confitures de coings*, Éditions Parti Pris, 1972,
293 p.

FERRON, Jacques, *Le Saint-Élias*, Éditions du Jour, Montréal, 1972, 186 p.

FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot,
16, 1961, 441 p.

FREUD, Sigmund, *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969, 159 p.

LAGACHE, Daniel, *La psychanalyse*, Que sais-je ? PUF, 16^e édition, 1955,
126 p.

LAPLANCHE et PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1968.

LAROUSSE, Pierre Fedida, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, 1974.

LUKÀCS, Georges, *La théorie du roman*, TEL Gallimard, Denoël, 1968, 196 p.

PIAGET, Jean, *Six études de psychologie*, Folio no. 71, essais, 1965, 215 p.

PIAGET, Jean, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Bibliothèque Méditations, Denoël/Gonthier, no. 243, 1984, 290 p.

PIAGET, Jean et B. INHELDER, *La psychologie de l'enfant*, Que sais-je ? Presses Universitaires de France, 1966, 126 p.

PIAGET, Jean et B. INHELDER, *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, Paris, PUF, 1955, 203 p.

MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, collection Frères Chasseurs, Parti Pris, 1978, 285 p.

MUCCHIELLI, A. et R., *Lexique de la psychologie*, Entreprise Moderne d'édition, Éditions Sociales Françaises, 1969, 184 p.

II. LES ARTICLES

1. Articles de journal

[Anonyme], « Témoignages. Les « Illettrés » et Papa Boss », *Le Devoir*, 7 mars 1970, p. 14.

[Anonyme], « L'Amélanchier. Récit de Jacques Ferron », *Sept-Jours*, 4 avril 1970, p. 37.

BEAULIEU, Ivanhoé, « L'Amélanchier : un merveilleux conte de la tendresse humaine », *Le Soleil*, 4 avril 1970, p. 51.

BEAULIEU, Victor-Lévy, « Ce que j'aurais tant voulu vous dire, Monsieur Ferron », *L'illétré*, (supp.) février 1970, p. 3.

MARTEL, Réginald, « Ce fut un beau jardin », *La Presse*, 11 avril 1970.

MARTEL, Réginald, « Vous n'avez pas changé Tinamer de Portanqueu », *La Presse*, 17 juin 1978.

2. Articles de revue

DORION, Gilles, « La littérature québécoise contemporaine, 1960-1977 ».

L'HÉRAULT, Pierre, « Jacques Ferron et la question nationale », *Dérives*, numéros 14-15 (1978), pages 3-23.

MARCOTTE, Gilles, « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, octobre 1976, pages 217-236.

MELANÇON, Robert, « Géographie du pays incertain », *Études françaises*, octobre 1976, pages 267-292.

MICHAUD, Ginette, « Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation folie : une double vision », *Voix et images*, numéro 54, printemps 1993, pages 507 à 537.

PAQUETTE, Jean-Marcel, « Introduction à la méthode de Jacques Ferron », *Études françaises*, octobre 1976, pages 181-215.

PELLETIER, Jacques et L'Héault, Pierre, « L'écrivain est un cénobite », *Voix et images*, volume VIII, numéro 3, printemps 1983, pages 398-401.

THÉRIO, Adrien, « Tinamer ou le bon côté des choses, l'Amélanchier de Jacques Ferron », *Lettres québécoises*, hiver 1986-1987, page 77.